

NOVEMBRE

PATRON : Saint Thaddée, apôtre.

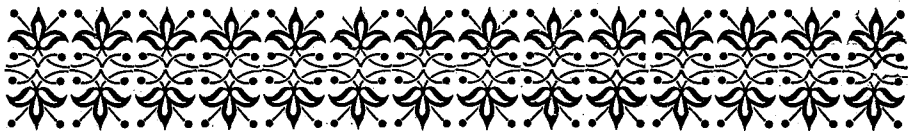
VERTU : L'Oraison.

TEXTE : Il faut toujours prier et ne point se lasser.

Oportet semper orare et non deficere.

(Luc. XVIII, 1.)





1^{ER} NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1814-1815. Saint Clément-Marie, restaurateur de la vie catholique en Autriche.

Le Congrès catholique de Vienne qui s'ouvrit le 1^{er} novembre 1814, outre les buts politiques, avait celui de réorganiser l'Église d'Allemagne. Or Clément-Marie fut comme le centre autour duquel vinrent se grouper toutes les forces catholiques. Par son influence, il empêcha le schisme en Allemagne.

« Derrière les adversaires, dit Georges Goyau, les gens bien informés savaient entrevoir le discret, mais fructueux labeur du Rédemptoriste Hofbauer. Il recevait fréquemment la visite du futur Louis I^{er}, alors prince héritier de Bavière, et donnait quotidiennement ses conseils au chanoine Helfferich concernant les mémoires à présenter au Congrès, en réponse à Wissenberg. Réputé comme prédicateur et comme confesseur, expert à réveiller dans la capitale de l'Autriche les énergies catholiques que le Joséphisme comprimait, le Père Clément-Marie par son influence effacée mais inlassable, fut le plus efficace antagoniste de Wissenberg ; et les projets d'Église nationale, encouragés par d'augustes sourires, soutenus par de puissantes manœuvres, courtisés par une savante théologie, allaient échouer contre la tenace volonté de cet ancien ouvrier boulanger. C'est en Clément-Marie que Chiaramonti, devenu Pape sous le nom de Pie VII et son ministre Consalvi mettaient leur confiance pour traverser les conseils des puissants et préserver victorieusement l'intégrité de l'Église. »

L'Allemagne religieuse par Goyau, p. 128:

Aussi le Cardinal Rauscher, prince Archevêque de Vienne, son pénitent, avoua que Clément-Marie fut le restaurateur de la vie catholique en Autriche ; et le nonce apostolique n'hésitait pas à faire de lui au Pape cet éloge magnifique : « Le Père Hofbauer est actuellement le prêtre le plus influent de tout l'empire d'Autriche. »

(P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 657).

1831. Commencement de la Province Belge.

Avant l'année 1831, saint Alphonse n'était guère connu en Belgique. Ses délicieux ouvrages de piété étaient peu répandus ; et une paroisse : Milvere, près Saint-Trond lui était dédiée. En ce temps-là vivaient à Tournai le chanoine Villain, ancien directeur du grand séminaire et, à Rumillies, M. le curé Hennecart, jeune prêtre de trente ans. Partisans passionnés de la doctrine morale et ascétique de saint Alphonse, ils se disaient avec tristesse : Nous possédons les

œuvres salutaires du grand théologien : que ne pouvons-nous aussi posséder ses enfants ! Dieu seconda leurs desseins. — Il y avait à Rumillies deux nobles familles alliées : celle du Baron de Cazier, propriétaire du château de Rumillies, et celle du Comte de Robiano, propriétaire d'un petit château. La mère de la Comtesse reçut, en 1831, une lettre qui lui parlait avec éloge d'un religieux, dont le nom était en vénération à Vienne : le Révérend Père Passerat, Rédemptoriste, et des succès obtenus par les religieux de son Ordre. Elle fit part de cette lettre au curé de Rumillies, au chanoine Villain et, par l'entremise de la Comtesse, ceux-ci demandèrent au Père Passerat une fondation de Rédemptoristes en Belgique. Le P. Passerat envoya en octobre 1831, à Rumillies, deux Pères de la résidence de Fribourg, d'autres les suivirent. Le presbytère devint leur habitation et chaque jour leur couvert était mis au château. La communauté s'établit ensuite dans une autre propriété dite « La Solitude », ancienne de deux siècles, appartenant à la mense épiscopale de Tournai et mise gratuitement à la disposition des Missionnaires. Cette maison servit de noviciat. La communauté toutefois ne resta à la « Solitude » que deux ans. Le Baron de Cazier offrit alors aux Pères son hôtel de Tournai comme résidence définitive. La chapelle fut bâtie et les novices se rendirent à Saint-Trond.

1883. Fondation de la maison d'Astorga (Espagne).

Dès l'année 1879, nos Pères avaient déjà pris possession d'un couvent à Villa-rejo (diocèse de Cuenca) ; mais comme ils ne pouvaient en être possesseurs, ils songèrent à s'établir à Astorga. D'ailleurs, ils avaient déjà commencé à prêcher des missions dans ce diocèse. Le R. P. Desnoulet, voyant les bonnes dispositions du clergé à notre endroit, témoigna à plusieurs prêtres le désir d'avoir une de nos maisons dans cette ville. Peu après, Monseigneur nous offrait le couvent dit de Saint-François d'Assise. Saint François, en effet, avait fondé ce couvent quand il vint à Saint-Jacques de Compostèle en pèlerinage. C'était alors un immense rectangle, avec église et deux cours intérieures. Depuis la révolution de 1875, le monastère avait servi de prison ecclésiastique, de caserne, de théâtre et de taverne... le tout était délabré. Voyant cette situation, le R. P. Didier, visiteur disait : Toujours des ruines à relever ! autant vaut bâtir ailleurs ! Néanmoins, sur les instances de l'évêque et des prêtres, il accepta. La maison, après réparations, devint une maison d'études ; le R. P. Desnoulet en fut le Supérieur.

NÉCROLOGE

R. F. Joseph Steullet. Fribourg 1870.

novice choriste.

Le Frère Steullet naquit le 27 octobre 1851, à Corban (Jura bernois), et il fut le premier juvéniste de la Province gallo-helvétique, mort en odeur de sainteté. Il entra au juvénat de Téterchen en 1867, en compagnie de quelques autres qui n'ont pas hélas ! persévéré. D'un caractère énergique, bien que les apparences fussent toutes contraires, il commença son noviciat avec une volonté extraordinaire, sous la direction du R. P. François Lorthioit, son Père Maître. Son énergie avait pour objet l'obéissance qu'il voulait pratiquer pour plaire à Dieu, en accomplissant sa Règle dans les moindres détails, obéissant à son Père Maître comme à Jésus-Christ. Telle fut en un mot la cause de sa sainteté. Après chaque conférence, il mettait de suite en pratique ce qu'il avait entendu, notant dans son cahier

cette résolution : « Je veux accomplir telle obligation. » Le R. P. Chavatte, son Père socius, disait : je n'ai jamais vu un novice aussi constamment modeste et partout. Tout son noviciat, il le passa, peut-on dire, aux pieds du Très Saint-Sacrement, de la Très Sainte Vierge, de saint Alphonse et de saint Joseph auquel il avait voué une dévotion toute particulière. Après six mois de noviciat, le Frère Steullet tomba malade de la poitrine, mais sa ferveur ne diminua en rien. Par obéissance il fit neuvaines sur neuvaines à saint Joseph, pour obtenir sa guérison. La guerre de 1870 éclate. Le Frère Steullet est dirigé sur Fribourg. Durant ce voyage, contrarié par l'abondance des trains militaires, le pauvre Frère eut beaucoup à souffrir. Ce n'est rien, disait-il sans cesse. Atteint de la petite vérole, jointe à la phthisie, le Frère Steullet comprit que sa dernière heure était arrivée. Dès ce moment il ne parle plus que du ciel. On lui recommande des difficultés dont on désire la solution, il promet de prier et aussitôt après son décès, les difficultés disparaissent. Il eut le bonheur de prononcer ses vœux sur son lit de mort, laissant à ses confrères le souvenir de la vie et de la mort d'un saint. — « *Qui facit voluntatem Dei, manet in oeternum.* » Ps. 74.

Profession : 1^{er} novembre 1870.

T. R. P. Joseph Gavillet. Marseille 1904.

Huitième supérieur Provincial de la Province gallo-helvétique, 1890-1898.

Le R. P. est né à Marcellaz (Haute-Savoie), le 9 mars 1843 et était le plus jeune de quatorze enfants. Il sut attirer l'estime et l'affection de tous ses condisciples par une gaieté qui est demeurée légendaire et qui lui valut le surnom de « nierf » ce qui signifiait dans le langage du pays, un mélange de vivacité juvénile et d'espièglerie. Il eut d'abord le désir de suivre la carrière militaire, mais Dieu l'appela dans la Congrégation. Pendant de longues années, il fut l'un des plus infatigables apôtres du Nord de la France. Sa santé de fer résistait à tout. A trente-six ans, le P. Desurmont le nomma Recteur de Paris. Pendant neuf années, il exerça la charge de Provincial. Il entreprit alors de rapatrier en France la jeunesse exilée en Hollande depuis 1880 et fit bâtir la maison d'Antony pour y abriter le noviciat. — Il fut le promoteur des missions générales qui eurent partout un grand retentissement et opérèrent de nombreuses conversions. Après la Mission générale de Marseille qui réunit plus de soixante-dix Rédemptoristes répartis dans les vingt paroisses de la ville, le P. Gavillet y fonda une maison et en devint plus tard le Recteur. Les persécutions de 1903, sans abattre son courage lui occasionnèrent de pénibles émotions qui ébranlèrent sa santé. Après une vie si mouvementée, le repos lui fut conseillé, mais ce repos était contraire à sa constitution vigoureuse et apoplectique. Une complication survint qui l'emporta en quelques heures. En mourant, il récita son *Credo* avec une force incroyable et ne cessa de prier jusqu'à la fin. — « *Memento praepositorum vestorum quorum imitamini fidem.* » Hebr. 13-7.

Profession : 21 novembre 1862.

Ordination : 22 décembre 1866.

R. F. Joseph Socquet. La Teppe, 1915.

Le R. Frère naquit le 10 mars 1865, à Mégève, diocèse d'Annecy ; il était Étudiant à Dongen (Hollande), quand Dieu l'éprouva par la maladie du haut-mal. La douceur de son caractère, ses procédés délicats, le faisaient aimer de tous. Il fut obligé de se retirer dans une maison de santé à La Teppe, où il mourut en bon Rédemptoriste. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3-3.

Profession : 15 février 1885.

2 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* Liste des Dignitaires ecclésiastiques de la Congrégation, depuis Saint Alphonse, jusqu'au second centenaire de l'Institut.

Illustrissimes et Révérendissimes Seigneurs :

- Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Saint-Agathe des Goths : 1762 à 1765.
- Célestin Cocle, Recteur Majeur, Archevêque de Patras, grand aumônier du roi de Naples : 1832-1857.
- Jean-Népomucène Neumann (Pr. Baltim) évêque de Philadelphie : 1852-1860.
- Victor-Auguste Dechamps (Pr. Belg) évêque de Namur, puis Archevêque de Malines : 1865-1883 ; puis créé Cardinal en 1875.
- Jean-Baptiste Swinkels : 1865-1875,
- Henri Schaap : 1880-1889,
- Guillaume Wulfing : 1889-1906,
- Jacques Meeuwissen : 1907-1911,
- Théodore Var. Roosmalen : 1911,
- Carmel Valenti : 1858 à 1882,
- Antoine Saëli : 1882-1900,
- Alexandre Basile : (Prov. nap.) évêque de Cassano ; 1871-1883.
- Alexandre de Risio : (Prov. Nap.) Archevêque de Sainte-Séverine, puis de Staupoli : 1872-1896.
- Salvatore Silvestris : (Prov. Nap.) évêque de Conversano : 1872-1879.
- Guillaume Gross : (Prov. Baltimore) évêque de Savannah, puis Archevêque d'Orégon : 1873-1898.
- Octavien Sabetti : 1880-1881,
- Alphonse Giordano : 1881-1908,
- Robert Coffin : (Prov. Angl.) évêque de Southwark : 1882-1885.
- Raphaël Di Nonno : (Prov. Nap.) évêque et coadjuteur de l'évêque de Termoli : 1883-1895.
- Raphaël Capone : (Prov. Nap.) évêque titulaire de Muro : 1873-1908.
- Joseph Consenti : (Prov. Nap.) évêque coadjuteur, puis titulaire de Nusco, puis de Lucera : 1890-1907.
- Hugues Macdonald : (Prov. Angl.) évêque d'Aberdeen, Écosse : 1890-1898.
- Philippe Schelfhaut : (Prov. Belg.) évêque de Roseau, Antilles : 1902-1921.
- André Boylan ; (Prov. Irland.) évêque de Kilmor, Irlande : 1907-1910.
- Patrice Clune : (Prov. Irland.) Archevêque de Perth, Australie : 1913.
- Carmel Cesarano : (Prov. Nap.) évêque d'Ozieri : 1915 Italie.
- Bernard Hackett : (Prov. Irl.) évêque de Waterford, Irlande, 1916.
- Guillaume Van Rossum : (Prov. Holl.) créé cardinal en 1911 ; sacré évêque en 1918.
- Joseph Heintz : (Prov. Belg.) préfet apostolique de Matadi, Congo belge : 1911.
- Prudence Contardo : (Prov. Lyon) évêque de Temuco : 1925. Chili.

- Jacques Moris : (Prov. Belg.) évêque de Roseau : 1922. Antilles.
- Auguste Sieffert : (Prov. Arg.) évêque de La Paz, Bolivie : 1924.
- Nicanor Mutilca : (Prov. Hisp.) évêque de Barbastro : 1927. Esp.
- Aloyse Willinger : (Prov. Améric) évêque de Ponce : 1929. Porto Ricco.
- Michel Paternain : (Prov. Germ. Inf.) évêque de Melo : 1929. Uruguay.

Quand Pie X daigna élever le T. R. Père Van Rossum au Cardinalat en 1911, il nous dit :

« J'ai voulu revêtir un des vôtres de la dignité Cardinalice non seulement pour récompenser les éminents services rendus par lui au Saint Siège, mais aussi pour reconnaître avec gratitude et proclamer hautement le bien immense que votre Congrégation opère dans les âmes par le monde entier. »

NÉCROLOGE

Vénérable Frère Dominique Blasucci. Caposèle, 1752.

Le V. F. Blasucci naquit le 5 mars 1732, à Ruvo. Il entre à seize ans dans la Congrégation. Comme un autre Louis de Gonzague, il ne contracta jamais les souillures du moindre péché et pratiqua toutes les vertus en un degré héroïque, au point que selon le témoignage du P. Cafaro, elles paraissaient comme naturalisées en lui et qu'on l'eût dit dans l'état de justice originelle. C'était, disait saint Alphonse, un saint que l'on eût pu canoniser de son vivant. Une sainteté si consommée fut l'effet sans doute des grâces exceptionnelles dont il fut prévenu, mais aussi de l'exceptionnelle générosité avec laquelle il y répondit. « Une âme damnée, avait-il écrit sur un cahier de résolutions, achèterait au prix de millions d'années de souffrances, une occasion de souffrir par amour pour Dieu, et moi, pourquoi ne m'animerais-je pas à souffrir pour ce même Dieu ? » Il disait encore : « Pour moi, renoncer à l'ob-servance parfaite, c'est renoncer à la sainteté. » Le V. Frère mourut au couvent de Caposèle, au cours de ses études théologiques, le 2 novembre 1752.

Notre Père saint Alphonse prit occasion de sa bienheureuse mort pour donner une leçon à ses chers Étudiants. « La vraie science, leur dit-il, consiste à connaître Jésus-Christ. A quoi sert la science si elle ne mène pas à Dieu ? Notre Frère Blasucci, je vous le dis en vérité, a possédé la vraie science, car, en toutes choses, il n'a cherché que Dieu. Aussi a-t-il fait la mort d'un saint. Étudiez donc, puisque vous êtes les ouvriers de Dieu, mais avant tout étudiez pour devenir des saints comme notre cher défunt. » — « *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus.* » Sap. 4-11.

Profession : 2 février 1751.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, 502.

C. F. Étienne (François Chapel). Uvrier, 1922.

Le cher Frère est né le 26 décembre 1837, à Choulex, canton de Genève. Vers l'âge de vingt ans il travaillait comme domestique jardinier chez les sœurs de Saint-Joseph d'Évian, quand le Père Henri Billet vint leur prêcher la retraite. Frappé de l'esprit de foi et de la fidélité au devoir de ce jeune homme, le Père lui proposa la vie religieuse dans la Congrégation. Il fut reçu comme postulant à Contamine, où il exerça la charge de jardinier. Puis plus tard il fut fixé à Uvrier où, pendant près de quarante ans, il s'occupa des travaux de la ferme, de la basse-cour et de la boucherie. —

Homme d'une grande intelligence et d'un rare bon sens, il fut le type du saint Frère, pieux, humble, obéissant, dévoué à la Congrégation. Son grand esprit de foi, lui inspirait pour les prêtres et même les futurs prêtres un profond respect. C'est toujours le chapeau bas qu'il paraissait devant les juvénistes, en qui il voyait déjà les élus du Seigneur. Toute sa vie il fut un travailleur acharné. Même brisé par l'âge et l'infirmité, tant qu'il put se remuer, il voulut s'occuper. Durant ses courses dans les montagnes pour se procurer le bétail nécessaire à la boucherie, il se contentait, à son retour, d'un morceau de pain avec quelques croûtes de fromage abandonnées par les confrères dans l'assiette aux miettes. Accablé d'infirmités, il demanda à la sainte Vierge la grâce de mourir pendant le mois du Rosaire.

Il mourut saintement le soir du 2 novembre 1922 à huit heures et quart du soir, alors que se terminaient dans le monde entier les exercices du saint Rosaire. Il avait quatre-vingt-quatre ans. — « *Beati pauperes spiritu, quia vestrum est regnum Dei.* » Luc. 6-20.

Profession : 13 juin 1868.

C. F. Just (Auguste Voinot). Attert, 1926.

C'est à Parroy, en Lorraine, qu'est né au 27 août 1867, le frère Just. Entré dans la Congrégation il fit partie des communautés d'Antony, d'Albissola et d'Attert. Partout il fut employé aux rudes travaux du jardinage ; il était d'une santé de fer, et d'un caractère très gai. La prière continuelle lui mérita la grâce de la persévérance. Mobilisé dès le début des hostilités en 1914, on l'employa à creuser des tranchées ; très patriote dans l'âme, il prit les souffrances et les ennuis de la guerre en bon Français. Dieu l'éprouva à la fin de sa vie, par une longue et pénible maladie dont il souffrit beaucoup. Il la supporta généreusement, en vrai Rédemptoriste, et termina ses jours par une mort bien édifiante. — « *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitoe.* » Apoc. 2-10.

Profession : 18 décembre 1899.

3 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1880. Expulsion de la Communauté d'Houdemont.

La Communauté d'Houdemont eut les prémices des expulsions des religieux en 1880. Il était onze heures trois quarts du matin ; le commissaire central se présente. Il apporte au Supérieur une ordonnance du Ministre de l'Intérieur et un arrêté préfectoral. On n'ouvre pas. Le Commissaire fait trois sommations et ordonne le crochetage des portes. Le Père Despret, Supérieur, proteste alors contre la violence qu'on lui fait, rappelle la loi d'excommunication portée par le Pape contre les violateurs des clôtures des couvents. On sonne à la volée la cloche de la chapelle, la population accourt, mais est retenue à distance par le gendarmes. Le Commissaire lit le décret de dissolution de la communauté. Le P. Despret récusé la compétence du Ministre et proteste de nouveau contre la violation de son domicile. Les chambres furent visitées l'une après l'autre. Le Père Picard, malade au lit eût un sursis de trois semaines pour quitter le territoire français comme étranger, et les scellés furent apposés sur la chapelle. — Le P. Despret resta à la maison comme gardien de la propriété et le P. Druelle comme mandataire du propriétaire. D'Houdemont, le Commissaire et ses agents se rendirent au couvent de Saint-Nicolas-du-Port et les Pères et Frères de la maison d'Houdemont partirent à Geleen (Hollande) au noviciat, ou à Téterchen.

1880. Expulsion de la Communauté de Saint-Nicolas-du-Port.

Le mercredi 3 novembre, à deux heures de l'après-midi, le Préfet, le Commissaire central, un officier de gendarmerie, un maître crocheteur des prisons de

Nancy et deux ouvriers, une brigade de gendarmerie renforcée de celle de Saint-Nicolas se présentent au couvent. Les portes volent en éclats et le Commissaire donne lecture de l'arrêté préfectoral, ordonnant au nom de la loi la dissolution de la communauté. Le R. P. Lorrain, Recteur, entouré des hommes les plus honorables de la ville, proteste énergiquement contre la violation de son domicile. Les scellés sont alors apposés sur les portes de la chapelle ; les gendarmes enfoncent toutes les portes des cellules et ils en chassent l'un après l'autre le P. Ottman, vieillard de quatre-vingts ans, le P. Eyschen, le Père des Alsaciens-Lorrains, les PP. Simonin et Blanpied, le P. Hofer qui déjà avait été chassé de Suisse en 1848 et de la Lorraine Allemande, le P. Vagner, le P. de la Gorce ancien avocat à la cour de Douai. Ils sont mis sur la rue, tandis que le peuple s'écrie : Vive la liberté ! Mgr Foulon, évêque de Nancy se présente, on lui refuse l'entrée. Le soir même, il vient donner au P. Lorrain une marque de sympathie et se retire au milieu des acclamations de la foule agenouillée pour recevoir sa bénédiction. — Les PP. Lorrain et Schmitt demeurent au couvent comme propriétaires ; un Frère et quelques domestiques sont autorisés à rester et l'iniquité fut consommée ! — Après quelques années les Pères rentrèrent à Saint-Nicolas, reprirent la vie de Communauté, et leurs missions. La chapelle fut réouverte... et l'on attendit l'expulsion de 1903 !

NÉCROLOGE

Le Serviteur de Dieu : Frère Jean-Baptiste Stöger. Vienne, 1883.

Le serviteur de Dieu naquit à Enzersfeld, à trois lieues de Vienne (Autriche), le 4 octobre 1810, de parents chrétiens et convaincus. Très ami de la lecture dès son jeune âge, il affectionna tout particulièrement les écrits de saint Alphonse ; ceux-ci firent sur son âme la plus profonde impression. Le T. R. P. Passerat le reçut comme Frère servant à Vienne. Successivement jardinier et boulanger, le cher Frère fut un modèle de patience, de pénitence, d'angélique modestie et de piété. Il passait de longues heures près du tabernacle ; durant le travail, il s'arrêtait parfois pour prier à genoux. Ses supérieurs disaient de lui : Voilà le Frère qui prie toujours, il convertit plus d'âmes par ses prières que tous les Pères par leurs prédications. Le peuple l'appelait « un ange ». Il en avait l'extérieur, sa virgine pureté se reflétait sur son visage, ses paroles et tout le maintien de son corps. Il recherchait en toutes choses le côté pénible et crucifiant, tel était le secret de sa sainteté. « Je ne suis bon qu'à faire de gros ouvrages, » disait-il. Ses instruments de jardinage, étaient des instruments de supplice dont personne ne voulait. Il ne buvait jamais de vin et torturait son corps par des veilles et des flagellations ; il mêlait à sa nourriture des cendres et des herbes amères, recherchait partout la dernière place, ne mangeait que les restes des repas de la communauté ou des pauvres, et portait les vêtements dont les autres ne voulaient plus. Il ne souffrait pas qu'on le serve. Aux reproches qu'on lui faisait, il répondait : « Que faisons-nous dans la Congrégation si nous ne voulons pas devenir des saints ? » A force de travailler, il contracta durant les six dernières années une maladie aux pieds ; ne pouvant plus se tenir debout, il voulait travailler à genoux. Il fut assailli à la fin de sa vie par des craintes mortelles, mais Dieu diminua cette épreuve en lui accordant une mort bien douce, et toute consacrée par la prière et les saintes affections. Le cher Frère mourut en odeur de sainteté. Une de ses sœurs devint Rédemptoristine à Stein sur le Danube et mourut à Gars en 1881. Bien des grâces et des guérisons furent obtenues par l'intercession du saint Frère. Sa biographie fut répandue à plus de cinq mille exemplaires. — « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt* ».

Revue Sainte Famille Année 1901.

Profession : 18 mars 1840.

C. F. Louis (Nicolas Lett). Mouscron, 1927.

C'est au cœur de la Lorraine, à Béning, que naquit, le 1^{er} mai 1845, le C. F. Louis. Son long pèlerinage sur terre fut marqué au coin de l'énergie et de la finesse propres au carac-

tère lorrain et relevées par une foi vive, ardente même, qui fit de lui un bon ouvrier du Très Saint-Rédempteur. Dès son noviciat il se montra ce qu'il sera toujours : grand travailleur, réunissant à son amour du travail, le soin sérieux de sa sanctification personnelle, surtout par la fidélité à la Règle. Aux débuts de la fondation de Paris, le Frère Louis se montra à la hauteur de sa tâche, comme tailleur et surtout comme portier. Il était fort modeste et réservé avec les personnes du sexe : il était bon, serviable, poli mais toujours religieux.

Sa piété, sans être expansive provenait d'une foi profonde. « Tout pour la gloire de Dieu et pour les pauvres pécheurs, » disait-il souvent. Dieu l'éprouva par l'affaiblissement graduel de la vue, il cherchait alors à se rendre utile par mille services qu'il rendait de côté et d'autre. La dévotion au Très Saint-Sacrement fut sa grande consolation à la fin de ses jours. Tandis qu'il faisait partie de la maison de Mouscron, une grave maladie d'estomac vint s'ajouter à la faiblesse de sa vue ; bientôt toute nourriture lui devint impossible, et le Frère Louis expira doucement assisté de ses confrères. Fidèle en de petites choses il a reçu en héritage les grands biens promis par Dieu à son fidèle serviteur. — « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. 10-9.

Profession : 1^{er} novembre 1875.

4 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1775. Lettre circulaire de Saint Alphonse à ses missionnaires.

Nocera, 4 novembre 1775.

« Puisque les missions vont commencer, n'oubliez pas ceci : qu'il s'agisse de grands sermons, d'instructions, de retraites, de récitation du rosaire, d'allocutions, prêchez sans cesse, recommandez sans cesse (j'entends plusieurs fois le jour), l'amour de Jésus-Christ et en particulier de Jésus-Christ souffrant. J'en dis autant de l'habitude d'invoquer Jésus et Marie dans toutes les tentations. Voilà pour les fideles.

Pour vous, missionnaires, ayez soin d'offrir à Dieu non seulement les travaux qui plaisent à la nature, tels que les grands sermons, les retraites, etc. ; mais encore ceux qui déplaisent et vers lesquels on se sent peu porté, tels que le catéchisme, la récitation du rosaire, les courtes allocutions, la confession des hommes, des malades, des vieillards, etc., là est le mérite...

Pour cette raison, je vous recommande à tous d'obéir très exactement, et je charge tous les Supérieurs de missions de me faire connaître les sujets qui se rendraient coupables de désobéissance notable à leur égard ; car je veux que le Supérieur de mission soit obéi comme je le serais moi-même si j'étais présent. Cette obligation, je l'impose pour les missions, je l'impose également pour toutes les retraites qui se font dans nos maisons, soit pour les étrangers, soit pour la communauté.

Dieu maintiendra notre Congrégation, mes Frères, si notre conduite est ce qu'elle doit être ; sinon, il la détruira certainement...

P. DUMORTIER, *Lettres de Saint Alphonse*, vol. III, 110.

1880. Expulsion de la Communauté de Châtauroux.

Étaient présents au couvent ce jour-là, le R. P. Caillot Recteur, les Pères Heyman, Pladys, Christophe Jung, Griffaut, Collin, Müller, Liégy et quatre Frères.

Le P. Caillot protesta contre la violation de son domicile. Quatre soldats brisent alors les portes de la clôture. Le commandant, le capitaine, le maréchal des logis et plusieurs gendarmes pénètrent dans la maison : deux cellules sont occupées par les PP. Collin et Pladys ; ils sont expulsés et enlevés par force. Les PP. Caillot et Heyman restent dans la maison comme propriétaires, les autres sont dispersés. — Quelque temps après, les Pères revinrent, la maison reprit son aspect habituel, et la chapelle fut fréquentée comme autrefois.

Il faut signaler ici la fière attitude et le courage chrétien du Général de Sonis. Voyant qu'on s'était servi de quatre de ses artilleurs pour enfoncer les portes, il donna sa démission de général disant au P. Caillot son confesseur : « Mon R. Père, dusse-je casser des cailloux sur la route, j'aime mieux ça, que de chasser les religieux d'un couvent. »

1880. Expulsion de la Communauté de Valence.

La veille du 4 novembre, les Pères de Valence furent avertis que l'expulsion aurait lieu le lendemain. En effet, le 4 novembre, le préfet de Valence précédé de gendarmes et de chasseurs à cheval, se présente au couvent. Le commissaire central arrive à la grille. Sur le refus d'ouvrir, la grille est brisée. Le R. P. Parisot, Recteur, reçoit l'arrêté du Préfet de la Drôme ordonnant aux religieux de se disperser, il répond : « Je n'obéirai pas à un arrêté injuste. » Le Commissaire et les agents commencent alors par chasser de la chapelle les fidèles qui récitaient le chapelet. Puis, le P. Recteur accompagné du conseil qu'il s'est choisi et des amis de la Communauté... « Ces Messieurs, dit-il au Commissaire, sont témoins que vous n'êtes entré que par la force. » Les témoins ne manquent pas, dit le Commissaire en désignant les ouvriers. « Ce ne sont pas des témoins, s'écrie Monseigneur l'évêque présent, ce sont des complices. » Le R. P. Recteur proteste ensuite énergiquement contre l'inique procédé des expulseurs et établit par un titre régulier sa qualité de mandataire des propriétaires. Il est reconnu que ce titre donne au propriétaire le droit de demeurer dans la maison avec ses domestiques ; et les scellés sont placés sur la porte de l'église. Le Commissaire arrive enfin aux chambres des Pères. Tous refusent de sortir et ne cèdent qu'à la force.

Les Pères expulsés violemment se groupent pour se rendre à l'Évêché ; en tête du cortège, marche l'Évêque de Valence : Monseigneur Cotton. La foule les accompagne en les acclamant et en criant : Vivent les Pères ! Vive Monseigneur ! Vive la religion, vive la liberté !

En attendant de pouvoir se loger définitivement, les religieux furent accueillis dans la demeure de leurs amis ou dans des maisons que ceux-ci mirent à leur disposition. — Le jour même de l'expulsion, deux substituts : M^{rs} Berthaud et Reboud donnèrent leur démission en signe de protestation.

1880. Expulsion de la Communauté de Gannat.

Le jour de l'expulsion de la communauté était arrivé. Dès six heures du matin, les amis de la maison sont présents. Les Pères étant en mission, il n'y avait au couvent que le R. P. Billet Recteur, le Père Poirot, les Frères Martin, Bernard et Félix. Les gendarmes arrivent, suivis de quatre brigades venant de plusieurs chefs-lieux de canton pour protéger les crocheteurs, contenir la foule et empêcher les manifestations populaires ; et il y avait en tout et pour tout, deux personnes présentes ! Le sous-préfet se présente, accompagné de deux employés de sous-

préfecture, du commissaire de police, d'un serrurier, d'un maçon et de quelques manœuvres. Le procès-verbal de l'expulsion est alors signé par les témoins. Les crocheteurs s'approchent de la porte principale : le R. P. Billet, d'une fenêtre de sa chambre proteste de toutes ses forces, il refuse d'ouvrir. « Comme Supérieur, dit-il, en mon nom personnel et au nom de tous mes religieux, j'affirme notre volonté et notre droit de vivre en commun. Je proteste contre l'expulsion d'un seul membre de notre communauté parce que c'est à mes yeux un attentat à la liberté de conscience, à la liberté individuelle et à l'inviolabilité du domicile. Nous en appelons à la justice de Dieu, en attendant le jour où il nous sera donné d'en appeler à la justice des hommes. Nous ne sortirons que par la force. » Le serrurier crochète alors la porte, les soldats pénètrent dans la chapelle et posent les scellés. Quatre gendarmes crochètent la porte du P. Poirot et le chassent de chez lui. La chambre des trois Frères est aussi crochétée et ils en sont chassés avec leurs témoins. Le Père Poirot sort, accompagné de M. Joly de Bussy. Une troupe de vauriens s'écrie : A bas les Jésuites, à bas les Pères ! L'un d'entre eux dit ensuite : J'ai quand même gagné mes cinquante centimes ! — Le R. P. Billet fut autorisé à rester pour garder l'immeuble avec les Frères Martin et Félix.

Bientôt après se mourait l'un des maçons crocheteurs qui avait reçu vingt francs pour sa besogne. La pensée de l'excommunication qu'il avait encourue le poursuivait ainsi que la pensée de l'enfer, malgré ses sentiments de repentir. Il se remit de cette maladie. Deux ans après il fut atteint plus dangereusement. Il reçut les derniers sacrements, mais plus tard, poursuivi par des pensées de désespoir, il se pendit au crochet de l'étagère d'un boucher. Sa femme le fit enterrer sans prêtre.

NÉCROLOGE

C. F. François (Romito). Nocera, 1807.

Le vieux serviteur de saint Alphonse mérite bien que nous conservions son souvenir ! Né à Naples le 13 juin 1722, il connut notre saint Fondateur, par un de ses parents, bouquiniste de Naples qui fut un des plus fervents disciples du saint lors de l'institution des chapelles du soir et qui pratiquait des vertus éminentes. Saint Alphonse le reçut dans la Congrégation et le prit à son service durant vingt-huit ans. Romito eut ainsi le bonheur d'être un des témoins les plus importants au Procès de Canonisation de notre Saint Fondateur. C'était un Frère humble, obéissant, patient, d'une admirable discrétion, d'un parfait dévouement, d'une rare modestie. J'ai servi Mgr de Liguori, disait-il, mais je n'en étais pas digne. Il eut à supporter, à la fin de sa vie une douloureuse maladie, et ce fut avec une conformité parfaite à la volonté de Dieu et aussi avec un grand contentement. On lui demanda la cause de cette sérénité : « Eh ! croyez-vous que ce ne soit rien que de mourir muni de tous les sacrements et enfant de la Congrégation ? » Romito mourut à quatre-vingt-six ans ! — « *Laetetur cor quoerentium Dominum.* » Ps. 104.

R. P. Léon Lamblin. Rumillies, 1906.

Originaire de Templeuve, diocèse de Lille, le P. Lamblin naquit le 27 septembre 1853. Le R. P. était un religieux judicieux et ami de l'étude. Malgré une santé toujours précaire, il se livra aux travaux apostoliques avec succès. D'un caractère jovial et caustique, il aimait à taquiner ses confrères avec esprit et sans jamais blesser. Le cher Père mourut comme il avait vécu, en homme de prière. « Que je bénis Dieu, disait-il de mourir en communauté ! quelle grâce de mourir dans la Congrégation, dans une maison régulière et entouré de ses confrères ! » — *Et in oratione confitebitur Domino.* » Eccli. 39-9.

Profession : 31 mars 1872.

Ordination : 14 juillet 1878.

5 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1732. Préparatifs de la Fondation de la Congrégation.

Le 5 novembre 1732, saint Alphonse quittait Naples et se dirigeait vers Scala pour prendre toutes les dispositions voulues, en vue de la naissance de l'Institut. Il était accompagné de cinq prêtres : Mazzini, Donato, Mandarini, Piétro Romano, le chanoine Tosquez, et de deux postulants laïques : Sportelli et Vitus Curzius. L'Hospice des religieuses du Saint-Sauveur devait servir de couvent provisoire aux membres du nouvel Institut. Les trois jours suivants furent trois jours de prières et de préparation à la cérémonie d'inauguration. Or, à chacun de ces trois jours, se renouvela au salut du Très Saint-Sacrement célébré dans la chapelle des religieuses, le miracle des apparitions, qui avait eu lieu deux mois auparavant, (le 11 septembre.) On aperçut dans la sainte hostie, d'abord, une croix lumineuse dominant un monticule, puis, autour de cette croix, les instruments de la Passion. Ce prodige eut chaque soir pour témoins, non seulement les religieuses du couvent, mais les deux évêques de Scala et de Castellamare, l'archidiacre et les chanoines de Scala, Alphonse et ses compagnons, et le public qui remplissait l'église. C'est sans doute pour rappeler à ses fils dans la suite des siècles ce miracle symbolique que saint Alphonse a choisi pour armes de sa Congrégation cette même croix du Christ, accompagnée des instruments de la Passion.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, 122.

1880. Expulsion de la Communauté de Paris.

Le 5 novembre, premier vendredi du mois eût lieu l'expulsion des membres de la communauté des Pères de Paris, habitant le 57 du Boulevard Ménilmontant. Une neuvaine extraordinaire de pénitence et de prière était terminée, quand, à neuf heures du matin, arrivent une dizaine de sapeurs pompiers, deux cents gardiens de la paix et deux commissaires de police. La messe à peine finie, le commissaire, M. de Chauvigny s'avance, va au chœur, découvre son écharpe tricolore et dit tout haut : Au nom de la loi, je vous somme de sortir. Les fidèles répondent par le *Je vous salue Marie*, récité tout haut. Il reprend avec colère : au nom de la loi... on reprend *Je vous salue Marie* ; il pâlit, il hurle alors une troisième fois : au nom de la loi... tous lèvent les bras au ciel, pleurent et s'écrient : *Je vous salue Marie*... Alors une nuée d'agents envahissent la chapelle, arrachent de leur place et traînent jusque dans la rue ces hommes et ces femmes d'ouvriers. Les agents se présentent ensuite à la porte du couvent. Le commissaire fait les trois sommations, on lui refuse d'ouvrir. Les pompiers enfoncent les portes et les commissaires entrent. Entouré de ses amis et des témoins, le R. Père George leur fait sa protestation indignée et signifie au commissaire qu'il encourt l'excommunication et la malédiction de Dieu. Les commissaires chassent les Pères les uns après les autres et mettent les scellés. Les PP. George et Jean-Baptiste Godart

restèrent comme gardiens. — Le dimanche suivant, l'entrée de la chapelle est transformée en vrai reposoir. Une pétition fut faite à M. Grévy, Président de la République pour que la chapelle devienne chapelle de secours, mais cette pétition n'eut pas de suite ; l'iniquité était consommée. Les Pères se dispersèrent et partirent à Saint-Mandé. Ils vaquèrent comme auparavant aux travaux apostoliques comme si de rien n'était. Ils rentrèrent peu à peu à la maison en janvier 1881 ; mais ce ne fut que sept ans après qu'ils purent reprendre la prédication à la chapelle.

1880. Expulsion de la Communauté d'Avon.

Le vendredi 5 novembre eut lieu le crochetage de la maison d'Avon. Les nombreux amis montaient la garde. Entre autres, M. le comte de Mun, le baron Tristan Lambert, etc..., en tout, une quarantaine d'hommes les plus honorables d'Avon et de Fontainebleau. La veille, en pleine nuit, une fusée avait été tirée de la rue sur le couvent : c'était le signal des apaches. A 5 h. $\frac{1}{2}$ cinq brigades de gendarmerie furent mobilisées pour chasser cinq religieux. Une compagnie de ligne se tenait à distance pour prêter main forte aux gendarmes. Trois crocheteurs, détenus de la maison centrale de Melun, font sauter les serrures et les portes. Le P. Delcourt, supérieur, proteste énergiquement et tous les Pères protestent chacun leur tour. Le P. Humarque, le vieux Père aveugle, est chassé le premier. « Si vous êtes chrétiens, dit-il aux agents, je vous plains », et ceux-ci, rouges de honte : Priez pour nous, mon père, afin qu'il ne nous arrive pas malheur. Une très pauvre femme infirme lui remet un rouleau de pièces de deux sous : Acceptez, mon Père, ce sont mes économies !! — Les Pères sont chassés les uns après les autres, se rendent à l'église paroissiale avec le peuple et le clergé et font leurs adieux au milieu des sanglots et des larmes.

HAMEZ. *Vie du P. Humarque*, p. 332.

1880. Expulsion de la Communauté de Boulogne-sur-mer.

Le 5 novembre, à 5 h. $\frac{1}{4}$ du matin, une compagnie d'infanterie vint cerner le couvent. Les soldats étaient là, l'arme au pied et baïonnette au canon. Le commandant de place, le commandant de bataillon et le capitaine de gendarmerie, trois commissaires, des agents de ville, des serruriers, une brigade de gendarmerie à pied et à cheval !

Sous les coups de marteau, de ciseaux et de masses, et sous les efforts de cinq serruriers qui ébranlaient la grille avec acharnement, la chaîne est brisée, la barre de fer descellée et la porte s'ouvre. Ces brigands s'attaquent à la seconde porte qui était massive et entièrement blindée. Ils frappent avec ces énormes masses en usage dans les forges, les étincelles jaillissent, la porte résiste. Il faut briser les pierres des encadrements, démolir la maçonnerie et écarter avec des leviers et des pinces, les madriers qui servaient de contre-forts à la porte.

Le commissaire entre au grand parloir où se trouvaient le R. P. Berthe, Recteur, et le clergé de la ville. Après la protestation indignée du conseil paroissial, du député M. Livois, du doyen de Saint-Nicolas et des avocats, les Pères restés dans leur cellule avec leurs amis firent leur protestation et furent expulsés les uns après les autres. C'étaient les Pères Chierici, Italien ; Romi, Luxembourgeois ; Chainiat ; Fersing ; Jules Duhamel ; et deux frères : Charles et Modeste. Le P. Duhamel termine la protestation par ces mots : « Dieu est partout, il laisse

faire, mais il a pour se venger l'éternel enfer. » Puis, tombant à genoux : « Adieu, R. P. Recteur, bénissez-moi. » Le R. P. Berthe répondit : « Adieu, P. Duhamel » et il l'embrasse, fondant en larmes. Le P. Duhamel passant devant les crocheteurs les apostropha : « Oh ! les lâches ! les bourreaux ! pour cinquante francs vendre son âme ! » — La triste opération dura quatre heures. — A leur sortie du couvent les Pères sont entourés de leurs amis, d'autres sont insultés par quelques vauriens et la foule répond : A bas les décrets ! A bas les crocheteurs ! A bas la tyrannie ! A bas les voyous ! — Le P. Berthe avait donné rendez-vous aux crocheteurs devant le tribunal des hommes et devant le tribunal de Dieu. La justice humaine rendit son arrêt le 13 novembre. Après d'émouvantes plaidoiries, le tribunal de Boulogne se déclarait compétent et rendait une sentence favorable aux religieux, mais ici comme ailleurs, un arrêté de conflit étrangla la justice ; la cause fut aussi gagnée devant le tribunal de l'opinion publique. — Peu à peu, les Pères rentrèrent au couvent jusqu'en juin 1903.

1880. Expulsion de la Communauté d'Argentan.

Ce fut sous le Rectorat du R. P. Rose qu'eut lieu l'expulsion de la communauté d'Argentan, composée des RR. PP. Auguste Muller, Édouard, Thuet, Allet, Orrière, Jean-Baptiste Nusbaum, Canal, Brettnacher, Gallet et Jules Paris avec les Frères Julien, Adrien, Benoît, Narcisse. En ce 5 novembre le commissaire vint signifier l'ordre d'expulsion. La fracture de la porte d'entrée eut lieu. Les PP. Orrière et Gallet étaient seuls présents, tous les autres étaient en mission. Le crocheteur mourut peu après en état d'ivresse le long de la route. L'expulsion attira la sympathie de la population, mais les prêtres de la paroisse se montrèrent froids, au point que le conseil de fabrique donna sa démission pour ce motif. — Les Pères rentrèrent à la fin de 1883. Les scellés restaient sur les portes de la chapelle et on pénétrait dans le couvent par une brèche faite à la muraille de l'église.

NÉCROLOGE

R. P. Joseph Glaudel. Cuenca (Équateur), 1875.

Le R. P. est né à Jolivet en Lorraine, le 4 juillet 1831. Ce fut durant les années de son grand séminaire qu'il eut l'inspiration de se faire Rédemptoriste. Il y avait un obstacle à son entrée : sa santé chancelante. Le jeune aspirant recourut à la Très Sainte Vierge, et Marie la lui rendit miraculeusement. Ses supérieurs l'employèrent au ministère des Missions ; il y fit beaucoup de bien par sa science, son éloquence, sa bonté, sa politesse et sa distinction. Plusieurs fois nommé Recteur, puis préfet des Étudiants, il se fit remarquer par sa prudence, son zèle pour l'observance régulière et sa grande charité pour ses subordonnés. Peu après la fondation de Cuenca à l'Équateur il demanda au T. R. P. Desurmont de se dévouer à l'œuvre de la Congrégation en Amérique. Il fut exaucé : A Cuenca il fit un bien immense et durable. Il y établit l'Archiconfrérie de la Sainte Famille qui sanctifia de nombreux fidèles et l'Archiconfrérie des âmes du purgatoire. On vénérât le P. Glaudel comme un saint. Il mourut de la petite vérole. Ce fut un deuil public et la ville lui fit des funérailles splendides. Entre autres écrits, nous devons à sa plume : un *Manuel du Missionnaire*, pour la formation des jeunes Pères. Un des nôtres qui l'a bien connu le dépeint ainsi : C'était le zèle de saint Alphonse uni à l'exquise politesse de saint François de Sales. — « *Omnibus omnia factus sum...* » I Cor 9-22.

Profession : 24 septembre 1853.

Ordination : 16 août 1857.

R. P. Gédéon Goiffon. Glimes 1921.

Le R. P. est né le 14 juillet 1867, au Blanc, département de l'Indre ; il fit ses études dans les séminaires du diocèse de Bourges et il s'y distingua par la ténacité qui faisait le fond de son caractère. Ordonné prêtre, il occupa deux fois de suite le poste de vicaire durant six ans ; il s'y livra avec toute l'ardeur d'une âme d'apôtre, réservant le meilleur de son temps à l'évangélisation des enfants. Son âme, éprise d'idéal, toujours avide du mieux et du plus parfait, soupirait après la vie religieuse ; elle lui apparaissait comme le complément et le perfectionnement de la vie sacerdotale. Une mission prêchée dans sa paroisse par les RR. PP. Delabarre et François, le décida à se faire Rédemptoriste. « La Très Sainte Vierge, écrivait-il, renversa tous les obstacles qui s'opposaient à ma vocation. C'est à elle que je dois d'être enfant de saint Alphonse. »

Durant vingt ans le R. P. se consacra au ministère des missions et des retraites. Sans avoir le pectus qui fait les grands orateurs et les qualités brillantes d'imagination et de sensibilité, le R. P. avait à un haut degré, l'intelligence du mystère de la Rédemption. Il fut vraiment un apôtre et un missionnaire selon le cœur de Dieu, ne cherchant que Dieu seul et le bien des âmes. Avec un talent plutôt ordinaire, il obtint des résultats appréciables, grâce aux moyens surnaturels qu'il mettait en œuvre. Son amour pour la Congrégation était remarquable, il répandait les œuvres de Saint Alphonse avec un zèle admirable. Comme supérieur de Châteauroux, il s'adonna avec courage aux missions des diocèses de Bourges, Nevers et Limoges ; mais un mal d'estomac rebelle à tout remède, le mina peu à peu. Il dut renoncer à la vie du missionnaire et fut fixé au noviciat de Glimes. Durant les deux années qu'il y passa, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort par une vie régulière des plus édifiantes. L'humilité, l'esprit de sacrifice et de prière, l'union à Dieu étaient ses vertus préférées. Pendant la maladie il aimait à se faire lire la mort de notre Père saint Alphonse et de nos saints confrères décédés : « Que je suis donc heureux d'être Rédemptoriste et de mourir dans la Congrégation ! » Ce furent ses dernières paroles. — « *Zelus domus tuæ, comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 15 octobre 1898.

Ordination : 29 juin 1891.

C. F. Hippolyte (Eugène-Louis Binet). Mouscron, 1922.

Le 5 novembre, s'éteignait subitement le cher Frère Hippolyte. Il naquit à Willeman (Pas-de-Calais), le 21 septembre 1852, dans la contrée où vit le jour Saint Benoît Labre. Son frère Aimé, avec qui il était uni par une étroite amitié, entra le premier dans la Congrégation, et prit le nom de Frère Siméon ; Louis le suivit bientôt, on l'appela le Frère Hippolyte. Dès qu'il eut prononcé les vœux, le cher Frère laissa partout le souvenir édifiant d'une âme délicate, entièrement dévouée à ses confrères et aux âmes, animée d'une piété solide, éclairée par une foi vive, remplie de charité et d'abnégation. Ses lettres à sa famille étaient celles d'un Frère servant qui veut être apôtre. A tous, il parlait le langage de la foi. A l'occasion de la mort de son Frère, il écrit aux siens : « Soyons toujours prêts. Si nous étions à sa place, que voudrions-nous avoir fait ? Nous voudrions avoir été des saints. Profitons du temps que Dieu nous donne, pour sanctifier toutes nos actions, pour imiter Jésus. Je vous recommande la prière qui est si indispensable pour porter la croix de tous les jours, les ennuis, la chaleur, le froid, les différents caractères, la vieillesse... » Épuisé de fatigue, le cher Frère passa les dernières années de sa vie à Mouscron, édifiant la communauté par sa piété et son zèle. « Je sens que ma maladie s'aggrave, écrivait-il à sa sœur, mais un bon Rédemptoriste, c'est un associé au Rédempteur pour sauver les pécheurs... » Son âme plutôt timorée, craignait l'ombre d'une faute, d'une négligence dans ses exercices de piété. C'est dans de tels sentiments qu'il alla recevoir la belle couronne promise par saint Alphonse à ceux qui meurent dans la Congrégation. — « *Justus autem meus ex fide vivit.* » Hebr. 10-38.

Profession : 28 septembre 1887.

6 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

**1830. Suppression temporaire de la première maison française :
Bischenberg.**

Depuis dix ans, les missionnaires qui habitaient le Bischenberg s'étaient signalés par leur zèle apostolique ; aussi avaient-ils éveillé l'attention ombrageuse et hostile des libéraux et des francs-maçons. En 1826, le Préfet dénonça le Bischenberg au Gouvernement comme un refuge de religieux étrangers dépendant d'un supérieur autrichien et peut-être agents secrets de Vienne. En conséquence une enquête judiciaire eut lieu et deux Pères étrangers furent chassés. En 1830, la révolution acheva l'œuvre commencée. Par une ordonnance du 6 novembre, le préfet de l'Alsace déclara la communauté supprimée. Les Pères durent quitter le sol français dans les huit jours. Quelques Frères laïques restèrent pour garder la maison. Or, une nuit, le Frère Jean Schermesser, triste et découragé, priait Dieu de le consoler dans ses tribulations, quand tout à coup apparut devant lui le Père Springer, mort trois ans auparavant en odeur de sainteté. Mon cher Frère, dit-il à Jean, ne vous désolerez pas ; le Bischenberg n'est pas perdu ; il se rouvrira au jour marqué par le Seigneur et il sera habité par un grand nombre de religieux. La prophétie se réalisa peu d'années après. Aussitôt que l'opinion publique se montra plus tolérante envers la religion, les Pères expulsés rentrèrent dans leur couvent et continuèrent à évangéliser l'Alsace avec grand succès.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II p. 679.

1880. Expulsion de la Communauté de Lille.

C'est vers neuf heures du matin qu'eut lieu cette expulsion. Un déploiement extraordinaire de la police et de la force armée cernait le couvent situé à la Cour des Bourloires. Les commissaires se présentent, font les sommations légales et ordonnent aux crocheteurs de briser des portes que les propriétaires ont le droit de tenir closes. Quand ils eurent forcé les portes de clôture, les agents durent faire l'assaut de chaque cellule où les religieux s'étaient enfermés ; ils enfoncèrent d'abord la cellule du P. Darras, Recteur, qui leur adressa une protestation indignée. Quand ils eurent brisé la porte du P. Desurmont, Provincial, les crocheteurs se trouvèrent en présence du saint religieux assis à sa table : « Que venez-vous faire ici ? », leur dit-il ; — Nous venons faire observer la loi. — « Sachez, reprit-il avec force, qu'il y a des lois qu'on n'exécute pas. » Et on le chassa de sa cellule. Quand tous les Pères furent expulsés, il se rendirent à la chapelle remplie des hommes les plus distingués de la ville et de dames qui priaient. Commissaires, agents, soldats, tous étaient là. « Mes Frères, dit le P. Desurmont, nous vous remercions de votre dévouement. Ce jour est un jour de bénédiction pour vous et vos familles, mais j'ai grand peur que ce ne soit un jour de malédiction pour nos ennemis. On vient de nous chasser de notre domicile et on va

fermer la maison de Dieu. Avant de nous séparer, prions pour vos familles, pour la France ; prions pour nos persécuteurs afin que Dieu ait pitié de leurs âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ». Aussitôt, tous tombent à genoux. Les hommes du gouvernement ne pouvaient résister à un tel spectacle ; presque tous les gendarmes et les agents se découvrent, quelques-uns s'agenouillent et répètent avec le peuple : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs », et l'on en voyait essuyer furtivement leurs yeux du revers de leur main. La prière terminée, il fallut partir : les fidèles s'éloignèrent lentement ; à leur sortie, les Pères furent couverts de fleurs et acclamés par la foule qui criait : « Vivent les Pères ! Vive la liberté ! A bas les décrets !

P. GEORGE. *Vie du P. Desurmont*, p. 305.

NÉCROLOGE

R. F. Mathias Castresana. Espino, 1898.

Étudiant.

Le cher Frère naquit à Berberana, diocèse de Burgos le 23 février 1879. Après un an de profession religieuse, il échangea cette vie périssable contre l'éternelle félicité des Cieux.

Profession : 8 septembre 1897.

R. P. Jules Rosoor. Glimes 1904.

Le R. P. Jules Rosoor naquit le 28 mai 1878, à Tourcoing, diocèse de Lille, d'une famille profondément chrétienne. Deux de ses oncles occupaient alors avec distinction des postes de confiance dans le diocèse d'Arras. Son adolescence fut studieuse. « Je veux, disait-il, être à même de répondre aux desseins de la Providence, je veux être préparé au poste que le bon Dieu m'assignera. » Le 15 octobre 1896, il entra au noviciat. Le P. Jules était d'un caractère franc, loyal, il avait une âme noble et généreuse ; aussi sut-il gagner les sympathies de ses confrères par l'affabilité de ses rapports. Esprit naturellement curieux et chercheur, il s'attachait à se pénétrer des doctrines saines, fortes et salutaires sur lesquelles il voulait baser son futur ministère près des âmes. L'apostolat fut toujours le plus cher, comme le plus caressé de ses rêves. Mais Dieu en décida autrement, il se contenta de ses désirs. Sa santé déclinait, et Jules voulait la guérison à tout prix. Les supérieurs lui ménagèrent tous les remèdes nécessaires : changement d'air, saison dans un sanatorium de Belgique, suralimentation, tout fut employé, mais inutilement. Le bon Père s'arma de générosité, il immola sur l'autel du sacrifice son avenir de missionnaire ; il offrit à Dieu une vie qu'il lui eût consacrée toute entière. Cette immolation fut des plus pénibles : « Mourir à vingt-huit ans, disait-il, sans avoir pu mettre au service de Dieu les forces et les ardeurs de mon zèle, c'est bien dur ! Fiat ! Où serais-je maintenant si je n'étais pas dans la Congrégation ! Que c'est beau d'être Rédemptoriste. Oh ! la belle couronne qui m'est préparée ! » Le R. P. mourut après avoir dit deux fois de suite : *Ave Maria, Ave Maria*, entouré de ses confrères, sans agonie et sans souffrances. — « *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* » Ps. 83.

Profession : 8 Septembre 1901.

Ordination : 24 Juin 1902.

C. F. Vincent (Pierre Hornez). Mouscron, 1928.

C'est à Nivelles, diocèse de Cambrai, que naquit le 29 octobre 1851, le cher Frère Vincent. Ses parents, cultivateurs, étaient des chrétiens pleins de foi. Après sa première communion, une demoiselle fortunée, frappée des qualités de Pierre, lui offrit de le faire entrer au Séminaire. Devant l'opposition de son père, l'enfant dut rester à la maison. A vingt-trois ans, durant une mission prêchée à Nivelles par les RR. PP. Deleflie et Henri Payen, il entendit l'appel de Dieu à la vocation de Rédemptoriste. Le Frère Vincent remplit dans la Province,

successivement, presque toutes les charges du Frère servant, jardinier ou linge, cuisinier ou infirmier, caviste ; sa charité le rendait ingénieux pour tout ce qui touchait le service de ses confrères.

Sous des dehors plutôt froids et réservés, le Frère Vincent cachait un cœur très sensible et délicat. Son irascibilité naturelle, dont il devint maître à force de prières et de vigilance, se changea en une aménité constante, au point qu'on put le croire d'un tempérament très doux. D'une piété vive et profonde, d'une foi ardente, il souffrait de toutes les atteintes portées aux droits de l'Église, de toutes les diminutions de la vérité. L'amour du travail, la délicatesse de conscience dans les divers emplois qui lui ont été confiés ; une prudence et une discrétion remarquables, spécialement dans la charge de portier ; l'amour vrai et pratique de la Congrégation ; la prière constante, la dévotion à Marie et l'union à Dieu, tels sont les principaux caractères de cette âme surnaturelle, droite, énergique et dévouée. Le Frère Vincent passa les derniers mois de sa vie à Mouscron, remerciant Dieu de cette précieuse faveur. On le voyait souvent à l'oratoire pendant les longues heures du jour où il pouvait laisser ses occupations ; sinon c'est dans sa cellule qu'il s'occupait à lire ou à prier. Sa mort fut soudaine, une mort sans doute très paisible, due à l'épuisement du cher Frère ; mais précieuse devant Dieu. Il est mort en priant Marie. Marie, la porte du ciel, lui en aura ouvert l'entrée. — *Justus autem, si morte praeoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* Le juste, même s'il est prévenu par la mort, sera dans le repos. (Sap. 4-7).

Profession : 15 août 1881.

7 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1880. Les décrets d'expulsion des religieux et la Communauté de Contamine-sur-Arve.

Tandis que les membres de nos communautés étaient chassés de leurs cellules, en ce mois de novembre, ceux de la communauté de Contamine furent préservés de ce malheur. En voici la raison. Des hommes de loi plaidèrent pour le maintien de la maison, car le traité de l'annexion de la Savoie à la France, lui donnait une situation privilégiée. Il n'y eut donc pas de procès. Le Sous-Préfet de Bonneville et le Préfet d'Annecy ne demandaient pas mieux que d'épouser une thèse qui les exemptait d'une corvée ultra-odieuse. Mais plus tard sous Combes, ministre de l'intérieur et des cultes, le 11 décembre 1909, le R. P. Carrier épuisa en vain toutes les juridictions pour sauver la maison dont il avait la garde en qualité de Recteur, et l'iniquité fut consommée.

NÉCROLOGE

Mort de l'ex-général François de Paule. Frosinone 1814.

Après avoir gouverné pendant douze ans les maisons pontificales, le Président François de Paule donna sa démission lors du Chapitre de 1793, mais en stipulant qu'il conserverait le titre d'ex-Général et jouirait de certaines prérogatives. Entraîné par sa passion du commandement, il ne comprit pas qu'il devait désormais obéir au Recteur Majeur Blasucci, et, de même qu'il avait été la croix du saint Fondateur, il devint la croix de son successeur. Il manœuvra, pendant dix ans, à se rendre indépendant dans les États pontificaux et à

scinder de nouveau la Congrégation. Par ses recours incessants à Rome, il en obtint des privilèges inconciliables avec les droits du Supérieur général, privilèges que le Pape, mieux informé, lui retira. Enfin, ne pouvant avoir raison du vigilant et intrépide Blasucci, il s'efforça, de concert avec des magistrats de Frosinone qui lui étaient tout dévoués, de transformer le couvent en une maison d'éducation dont il aurait la direction. Comme il avait, dans son audacieuse tentative, manqué gravement aux vœux de pauvreté et d'obéissance, le Recteur Majeur fulmina contre lui un décret d'exclusion. François en appela au Souverain Pontife qui confirma purement et simplement la sentence de Blasucci. L'ex-Général aurait dû quitter le couvent de Frosinone, où il avait passé près de trente-cinq ans ; mais, vu son âge et ses infirmités, bien qu'il n'appartint plus à l'Institut, Blasucci lui laissa la chambre qu'il occupait, et lui donna un Frère pour le servir. Quand les envahisseurs, peu de temps après, expulsèrent les religieux, François de Paule, ne faisant plus partie de la communauté, fut autorisé à rester dans la maison en qualité de gardien.

— Telles furent les destinées de cet homme remuant et passionné, singulier mélange de grandes qualités et de grands défauts. On pourrait lui appliquer cette parole d'un historien : « il a fait trop de bien pour qu'on en dise du mal, et trop de mal pour qu'on en dise du bien ». Quand au Dieu de miséricorde, il aura oublié le mal, expié par ces dernières humiliations, et récompensé le vrai bien qu'opéra François de Paule par ses missions et fondations, par l'admission du Bienheureux Clément dans la Congrégation et par la publication d'un excellent ouvrage sur les *Grandeurs de Marie*. Il mourut le 7 novembre 1814, fortifié par la bénédiction du Souverain Pontife et fut enterré dans l'église du couvent. P. BERTHE *Vie de Saint Alphonse II*, p. 645.

R. P. Pierre Mergès. Santiago, 1889.

Né à Bruch, au diocèse de Luxembourg, le 29 mars 1832 le R. P. fut le compagnon d'enfance du T. R. P. Raus, devenu plus tard Recteur Majeur. Élève à l'Athénée de Luxembourg, Mergès sollicita son admission à l'école vétérinaire de Bruxelles. Le P. Zobel, Rédemptoriste, qui était son directeur lui dit un jour : « Mon fils, tu n'es pas appelé à être le médecin des bêtes mais le médecin des âmes. » Hésitant, il se confie à un Père Jésuite qui lui dit : « Vous devez être Rédemptoriste, entrez au plus tôt dans la Congrégation de Saint Alphonse. » Le P. Mergès fut reçu à Téterchen par le R. P. Desurmont. D'un commerce agréable, d'humeur douce et d'un tact exquis, le R. P. fut durant toute sa vie un missionnaire très ardent, en Alsace et surtout au Chili, au Pérou et à l'Équateur. Il eut à supporter de grandes souffrances physiques et morales dans la fondation de plusieurs maisons en Amérique. Très dévot à la Très Sainte-Vierge dès sa jeunesse et, dès qu'il la connut, à N.-D. du Perpétuel Secours, il la prit, une fois missionnaire, comme Patronne de ses travaux et il ressentit sa merveilleuse protection, surtout au moment de la mort. Il fut le créateur de la « *Supplique perpétuelle* » à N.-D. du Perpétuel Secours dans la maison de Santiago et dans les missions en Amérique. La *Sainte Famille* a publié de 1880 à 1889 des lettres très intéressantes sur ses missions. Le R. P. mourut le même jour et à la même heure que le T. R. P. Rose alors Provincial, à qui, il avait donné rendez-vous au ciel tandis qu'il quittait la France. Un instant avant d'entrer en agonie il prononça ces paroles : « Voici mes saints protecteurs qui viennent à ma rencontre, dites *Gloria Patri* ». Sa mort fut celle d'un saint. « Que Dieu est bon, dit-il en mourant, et qu'il fait bon mourir dans la Congrégation ! » — « *Qui elucidant me, vitam aeternam habebunt.* » Eccli. 24-31.

Profession : 19 mars 1855.

Ordination : 18 juin 1859.

T. R. P. Constant Rose. Argentan 1889.

Septième supérieur Provincial de la Province gallo-helvétique 1887-1889.

Originaire de Templeuve, diocèse de Lille, le R. P. naquit le 8 janvier 1838. Entré dans la Congrégation, il devint bientôt l'un des meilleurs missionnaires de la Province. Les supérieurs le nommèrent préfet des Étudiants, puis Recteur d'Argentan ; il exerça cette charge durant quinze ans. — C'était un religieux, au caractère droit, aux idées élevées et au cœur généreux. Il possédait avec des dehors simples, une belle intelligence, un esprit profond, et une grande fermeté. Ce qui dominait par dessus tout en sa personne, c'était son extrême bonté. Il se prodiguait à tous ceux auxquels il croyait pouvoir être utile, mettant à leur service son expérience, ses relations et les trop courts moments de repos que lui laissaient sa charge et les devoirs de la vie religieuse. Que de blessures de l'âme et du cœur il a pan-

sées, avec ce tact qui lui était si particulier ! Sa physionomie franche et son langage sans détours, inspiraient à tous le respect, la confiance et l'affection. Les tortures morales qu'il avait endurées lors de la notification du décret d'expulsion des religieux en 1880 et les nombreuses sympathies dont il avait été l'objet à cette occasion, avaient fait naître au cœur du R. Père Rose, un sentiment de prédilection pour la ville d'Argentan, où d'ailleurs il ne comptait que des amis. En 1887 le R. P. Rose succéda comme Provincial au T. R. P. Desurmont. Il apporta dans l'accomplissement de sa nouvelle charge, un zèle et une activité, qui devaient bientôt lui être funestes. Ses travaux ont été interrompus dès le début, par un mal implacable qui le dévorait. Dieu l'appela à lui, après deux longues années d'un martyre sans trêve, supporté avec un courage et une sérénité, qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu en lutte avec ses atroces souffrances. Sa mort fut celle des prédestinés. — Un ami particulier, M. Hélie, notaire, rappela à la famille du défunt, à la communauté et à toute l'assistance le jour des funérailles, une de ses paroles empruntées à Lacordaire et que le Père Rose lui disait : Si vous voulez alléger votre douleur méditez cette pensée : Les affections que Dieu a bénies peuvent être séparées pour un temps, mais doivent se retrouver au ciel, où les familles se réunissent pour ne plus se quitter. — *« In fide et lenitate ipsius, sanctum fecit illum. »* Eccli 45-4.

Profession : 13 novembre 1858.

Ordination : 21 mai 1864.

8 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1821. Souveraine estime du Vénérable Père Passerat pour l'oraison.

Dès la fondation de Vienne, les Pères, malgré leur petit nombre, devaient fournir une somme considérable de travail, soit dans leur église, soit dans les nombreux établissements de la ville, dont le soin spirituel leur était confié, et les exercices pieux de l'après-midi devenaient souvent impossibles. Pour y suppléer, le V. F. Passerat décida qu'on prolongerait la méditation du matin pendant une heure entière. La mesure, loin de soulever la moindre objection, fut adoptée avec joie par ses fervents religieux, et les résultats les plus consolants vinrent en justifier la profonde sagesse. Cependant cet état de choses exceptionnel peinait vivement le serviteur de Dieu, ainsi qu'il l'écrivait à son Supérieur général, dans sa lettre du 8 novembre, et il lui demandait les dispenses nécessaires, avec les instructions que comportaient les circonstances. Un peu plus tard, grâce à l'augmentation de son personnel, il eut enfin la consolation de pouvoir écrire : « Dans notre maison de Vienne, aucun sujet ne peut s'entretenir avec les étrangers depuis midi jusqu'à cinq heures du soir. Tous doivent pendant ce temps, s'occuper d'eux-mêmes. »

Ainsi traduisait-il en actes les principes qui revenaient souvent sur ses lèvres et sous sa plume : « Le bien qui ne peut se faire selon la Règle est un bien que Dieu ne veut pas. Il importe peu que les choses aillent bien à l'extérieur, si nos religieux se relâchent quant à la Règle. Tâchez de mettre la cognée à la racine de l'arbre en insistant sur la fidélité aux exercices de la prière. Une âme parfaite, procure à Dieu plus de gloire, que mille autres oublieuses de la perfection. »

1908. Commencement de la Vice-Province Alsacienne-Américaine, et Fondation de la maison d'Iquique-Huara.

D'après le désir exprimé par le Révérendissime Père Raus, des négociations furent entamées en 1907 au sujet de la création d'une Vice-Province Alsacienne, au nord du Chili, entre le T. R. P. Humbrecht, Provincial, le T. R. P. Royer, Visiteur du Pacifique, et Mgr Rücher, vicaire apostolique de Tarapaca. La première maison fut créée à Iquique le 8 novembre 1908. Les premiers missionnaires étaient les RR. PP. Louis Lorber, Supérieur ; Auguste Ostré, Georges Sipp, Victor Loeb, Aloys Studer ; les Frères Joseph Maurus, Gilles Goetzenberger et Jacques Pius.

1880. Expulsion de la Communauté de Dunkerque.

C'est en ce jour qu'eut lieu l'expulsion de la communauté de Dunkerque. Étaient présents les RR.PP. Stoufflet, Recteur, avec les Pères Prouvost, Sandrard, Vasseur, Blankaert, Tournois, Bouchage et Meyer. Les Fr. Maurice, Stanislas et Philippe. — A 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin les agents de police et les crocheteurs arrivent devant la porte d'entrée solidement barricadée. Ils enfoncent successivement quatre portes, et arrivent aux cellules des confrères. Le R. P. Stoufflet protesta au nom de tous et lut aux crocheteurs la sentence d'excommunication. Sur leur refus de sortir et de ne céder que par la force, les agents mettent les Pères à la porte, jusque sur la rue, et ceux-ci sont reçus par la foule aux cris de : Vivent les Pères ! Les agents apposèrent ensuite les scellés sur les portes de l'église. — Le R. P. Sandrard fut constitué gardien de la maison avec deux Frères. L'église servit quelque temps de magasin ; la maison eut comme propriétaire M. l'abbé Choquet et fut louée à treize ménages. Le R. P. Sandrard loua une maison rue des Pierres, y resta jusqu'en 1891, époque où la communauté rentra au couvent. Entre temps, le C. F. Édouard restaura l'église, y remit le grand chemin de croix, la chaire, les autels et le banc de communion. Plus tard la maison fut restaurée, et nettoyée de fond en comble.

NÉCROLOGE

Vénérable Emmanuel Ribera. Naples, 1874.

Le Serviteur de Dieu, Emmanuel Ribera, connu sous le titre bien mérité de « *Conscientiarum moderator insignis* » naquit à Melfi, dans la Pouille, de parents nobles, le 2 mars 1811. On raconte qu'à sa naissance, la maison où il se trouvait, fut entourée d'une clarté extraordinaire et ébranlée jusque dans ses fondements : ce qui aux yeux de tous, fut un heureux présage. Tout jeune encore, il était d'une piété angélique. Ami de la solitude, il ne trouvait son plaisir qu'à penser au ciel, à imiter le prêtre à l'autel, à visiter les églises, à jeûner tous les samedis en l'honneur de la Très Sainte-Vierge. Admis au séminaire, il y vécut comme un saint Louis de Gonzague ; il reçut les Ordres mineurs à l'âge de treize ans ; l'Évêque de Melfi se plaisait à l'entendre prêcher. Bien plus, il ordonna à Emmanuel qui n'avait pas dix-sept ans, d'expliquer devant lui, au Séminaire, le cours des Méditations sacrées. Peu de temps après, brillant du désir d'avancer dans la perfection, Emmanuel sollicita son admission dans la Congrégation de Saint Alphonse à Naples.

Il était déjà profondément versé dans la science des saints, l'oracle et le conseiller de nombreux évêques, de prêtres éminents, de laïques instruits. Après son noviciat, il se consacra aux missions et à la direction des âmes. Le R. P. fut nommé deux fois Père Maître.

Très estimé de tous ceux qui le connaissaient, il se méprisait profondément lui-même, demandant à tout instant conseil. Bien qu'accablé d'infirmités, il pratiqua constamment cette abnégation si difficile aux ouvriers apostoliques, à ceux surtout qui exercent un ministère laborieux. Imiter les vertus des Saints et surtout de saint Alphonse, telle était sa grande préoccupation, soit en mission, soit à la maison. Il excellait notamment à rendre la paix aux âmes affligées, à calmer les vains scrupules, à faire supporter courageusement les peines intérieures. A l'occasion d'une épidémie, qui fit des milliers de victimes, comme il assistait les moribonds, il la contracta lui-même, et sa santé en fut ébranlée pour le reste de ses jours. Comme des lois civiles émanées du gouvernement avaient fermé les couvents, il resta à Naples avec un compagnon dans une maison louée. En outre, il fut jusqu'à sa mort d'un dévouement inlassable pour entendre les confessions. Son confessionnal était non pas entouré, mais assiégé par les gens qui y venaient en foule. Sa doctrine mystique, qui était sublime, lui faisait un nom dans toutes les classes de la société, et paraissait plutôt inspirée, qu'acquise par les ressources de son talent. Beaucoup de personnages, de grande valeur ou de grande sainteté, n'hésitaient pas à le consulter, en maintes circonstances, et à lui avouer qu'ils ne trouvaient pas son égal pour la direction des âmes. Il n'omit jamais de prêcher pendant le carême, de donner des retraites spirituelles, de s'occuper des monastères de religieuses et des séminaires. Tout le monde se demandait comment un homme d'une complexion aussi délicate pouvait faire face à tant de travaux et remplir tout à la fois des devoirs si variés. Mais celui qui n'a d'autre but que le salut des âmes, trouve le moyen d'exécuter ce que les autres n'osent même pas essayer. Enfin, le 8 novembre 1874 fut le dernier jour de cette vie passée dans la plus parfaite innocence. A son enterrement il n'y eut point de larmes : il était pour tous le saint. Le renom de sa sainteté grandit de jour en jour. Le R. P. fut un des propagateurs les plus actifs des œuvres du Vénéérable Père Sarnelli. Lui-même composa un opuscule intitulé : « *Pensées ascétiques et mystiques* », fruit de sa longue expérience. Sa vie fut écrite par le R. P. Antoine Di-Coste. C SS R. — « *Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.* » Ps. 115.

Profession : 26 mai 1831.

Ordination : 14 mars 1835.

C. F. Charles (Dumortier). Boulogne-sur-Mer, 1898.

Le Fr. Charles naquit à Linselles, diocèse de Lille, le 3 février 1826, et reçut, comme héritage de ses parents, le bienfait d'une foi profonde qui le caractérisa toute sa vie. Ses trente-cinq ans de vie religieuse se passèrent à Boulogne et il remplit dans cette communauté tous les offices du Frère servant, à l'admiration des confrères. Il était bon, affable, dévoué. Il affectionnait de donner le pain aux pauvres ; semblable à Saint Gérard, il leur adressait de ferventes exhortations. Durant sa maladie, il disait au R. P. Recteur : « ah ! mon R^d Père, si c'était à recommencer, comme je serais plus fidèle ! » Le bon Frère Charles peut être compté au nombre de ces Frères dévoués, qui ont aimé et servi la Congrégation avec le plus grand dévouement. Il mourut le jour où l'on discutait à Rome la cause de canonisation de Saint Gérard Majella. — « *Scio opera tua, et laborem et patientiam.* » Apoc. 2-2.

Profession : 25 mars 1865.

R. P. Marius Roussel. San Bernardo, 1922.

Le Père Marius naquit dans un petit village de l'Ardèche, à Laurac, le 17 août 1869. Aîné d'une famille nombreuse, il appartenait à des parents exceptionnellement chrétiens. Il entra au juvénat d'Uvrier à onze ans. Après sa prêtrise, ses supérieurs lui désignèrent l'Amérique, qui désormais sera son champ d'apostolat. Missionnaire, le Père Marius se distingua par son activité débordante et conquérante.

Deux œuvres furent l'objet de son zèle : celle des catéchismes aux enfants et celle de la réhabilitation des unions illégitimes. Il exerça sur les enfants un ascendant extraordinaire. En étudiant de près les actes de baptême de ces chers petits, il constata avec douleur que bon nombre d'entre eux étaient issus de parents non mariés régulièrement. Songeant que la famille est la base de la religion et de la morale, il voulut s'appliquer à sanctifier la famille par le mariage chrétien. De la sorte, il empêcherait beaucoup de mal, et ferait, à ses risques et périls sans doute, et au prix de terribles sacrifices qu'il prévoyait, beaucoup de bien.

Muni de la permission de ses supérieurs, et de tous les pouvoirs spéciaux accordés par les évêques et les curés respectifs, il se lança avec une courageuse audace, lui qui au fond était un timide, dans cette carrière nouvelle. Sa renommée et son nom glorieux et amusant de Marius-le-Marieur s'étendirent dans la plus grande partie de la République du Chili.

Dans une seule paroisse, il atteignit un jour le chiffre de 300 revalidations ; à Cauquenes, en dix ans, 1662 mariages furent réhabilités. Ce résultat fut obtenu au prix de fatigues, de souffrances, de démarches, d'un dévouement sans relâche et de prières sans nombre. Comme religieux, Recteur ou simple sujet, le P. Roussel était dans toute la force du terme, le « *vir simplex et rectus* » de l'Écriture, d'une admirable droiture d'âme avec Dieu et avec les hommes... d'une charité exquise, excluant le moindre manque d'égards. Son humilité lui faisait voiler tout ce qui pouvait le mettre en lumière. Il était pieux, régulier ; il ne laissait jamais ses pénitences, même en temps de mission. Ajoutons qu'il était très zélé pour le juvénat, et le recrutement de bonnes vocations. C'est au cours d'une mission, qu'il reçut le signe précurseur d'une mort prochaine ; il voulut entreprendre un autre travail, ce fut le dernier. Le cher Père mourut subitement, après avoir célébré la sainte messe. Sa mort ne fut pas imprévue, il était prêt. — « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* ». Rom. 10-15.

Profession : 8 septembre 1887.

Ordination : 27 mai 1893.

9^{ème} NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1732. Fondation de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur, à Scala.

Ce fut sous le pontificat de Clément XII, et le règne à Naples de l'empereur Charles VI, que prit naissance la Congrégation du Très Saint Rédempteur. Saint Alphonse, après avoir demandé et reçu la bénédiction du Père Fiorillo et du Père Thomas Pagano, son directeur, se déroband à la vue de ses parents et de ses amis les plus chers, quitta la ville de Naples sur la plus modeste monture et arriva dans la ville de Scala, le 8 de novembre. Mgr Santoro, qui l'attendait avec anxiété, le reçut comme un ange venu du ciel, et rendit grâce à Dieu de ce qu'il lui avait accordé la faveur de voir ce jour heureux. Toute la ville de Scala, clergé, noblesse, fidèles, applaudissait à son arrivée. La joie était générale ; on ne parlait que des nouveaux missionnaires de la Congrégation naissante, du zèle d'Alphonse, et du bien qu'il opérait partout.

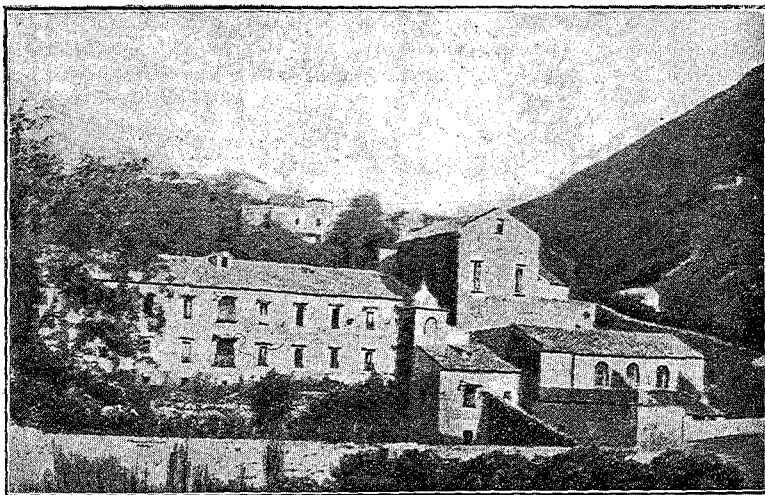
Le jour qui suivit l'arrivée des nouveaux apôtres, le dimanche 9 novembre, en la fête de la dédicace de la basilique du Saint-Sauveur, Alphonse et ses compagnons se rendirent à la cathédrale pour l'inauguration solennelle du nouvel Institut. L'évêque de Castellamare, Mgr Falcoia, célébra le saint sacrifice pour attirer sur le petit troupeau les bénédictions divines, puis on chanta le *Te Deum* d'action de grâces au Dieu qui suscite sans cesse de nouveaux ouvriers pour travailler à sa vigne. — Les jours suivants furent consacrés à délibérer sur le but de l'œuvre et sur les règles propres à la constituer.

Avec la fondation de Scala, saint Alphonse inaugura la fondation de la future Province Napolitaine. A la tête de ses premiers compagnons, il évangélisa les environs de Tramonti. C'était la première mission



ARMES DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR

donnée par les Pères du Saint-Sauveur, ainsi qu'on les appelait alors. Dans les trois localités où ils se rendirent, Prete, Campinola et Ieta, les campagnards accoururent en foule pour les entendre. « Je savoure d'ici, leur écrivait Falcoia, la bonne odeur de vos prédications. Que ne puis-je, mon cher Alphonse, travailler



SCALA

BERCEAU DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT-RÉDEMPTEUR.

avec vous ! Je serais au comble du bonheur si je pouvais seulement nettoyer vos chaussures. Du moins je suis de cœur à vos côtés, et je demande à Dieu de bénir vos labeurs. »

Vie de Saint Alphonse : VILLECOURT I. 121.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse* I, 123. 131.

1748. Le Père Villani se rend à Rome pour obtenir l'approbation de la Règle et de l'Institut.

C'est le 9 novembre 1748, que le P. Villani et le Frère Tartaglione prennent le chemin de Rome sous les auspices de la sainte Vierge et des bons anges de la Congrégation ; car c'était un samedi et en même temps l'anniversaire de la fondation. Prières, pénitences, tout fut mis en œuvre pour le succès de ses démarches. En trois mois, il put mener à bien sa mission. Le cardinal Besozzi de la Congrégation du Concile prit la cause en main et le samedi 18 janvier 1749 il signa la formule suivante adressée aux Éminentissimes Cardinaux : « ...La Congrégation en question, rend d'immenses services par les missions, surtout aux campagnards privés de secours spirituels, d'autant plus qu'après les avoir évangélisés, les missionnaires retournent à plusieurs reprises pour les affermir dans le bien, innovation tout à fait propre à ce nouvel Institut. Je suis donc d'avis qu'on peut l'approuver en changeant son nom en celui d'Institut du Très Saint-Rédempteur, pour ne pas faire confusion avec les chanoines réguliers du Saint-Sauveur. J'ai cru aussi devoir adoucir en certains points la discipline qui m'a paru trop sévère et modifier quelque peu l'ordre et la rédaction de ces Règles. »...

La Congrégation des cardinaux vota le 28 janvier 1749, conformément au vœu du cardinal Besozzi, l'approbation des Règles et de l'Institut. Le P. Villani, en trois mois, avait donc accompli sa difficile mission. Il se plaisait à montrer que, durant ces longues négociations, presque tous les actes importants avaient été signés un samedi ou pendant une neuvaine de la sainte Vierge, et notifiés un mercredi.

P. BERTHE *Vie de Saint Alphonse*, I, 370 et 384.

1875. Érection de la Province de Saint-Louis (Amérique).

Cette Province eut la même origine que la Province de Baltimore dont elle se sépara après vingt-cinq ans, à cause de son prodigieux accroissement. Sa première maison fut érigée à la Nouvelle-Orléans le 24 octobre 1847, et les premiers missionnaires s'occupèrent d'évangéliser surtout les États-Unis de l'ouest jusqu'à l'Océan pacifique. Elle fut érigée en Province le 9 novembre 1875.

1903. Fondation de Valparaiso.

Depuis longtemps les supérieurs désiraient une fondation à Valparaiso d'abord afin d'avoir un pied-à-terre destiné à nos confrères qui voyageaient par mer, un asile pour nos infirmes qui auraient besoin du climat plus doux du littoral, et en même temps d'ouvrir un nouveau et magnifique centre d'activité évangélique. Après de pénibles et longues recherches, les supérieurs se décidèrent à acquérir une chapelle dédiée à Sainte Anne au milieu d'une population de 12.000 âmes abandonnées. Le R. P. Alphonse Paris fut la cheville ouvrière de la fondation. La prise de possession eut lieu le 9 novembre 1903. Mais les Pères demeurant au presbytère, se trouvaient trop éloignés de leur chapelle. Ils acquirent en 1904 une maison contiguë. Plus tard, un de leurs amis indiqua au R. P. Lamard, supérieur, une grande propriété mesurant plus de 3.000 mètres carrés. Elle appartenait à un protestant et franc-maçon. Quoique le marché fût défavorable à ce dernier, les négociations prirent dès le début une orientation favorable. Le Père Général ayant donné son consentement, le contrat fut signé. Le cher Frère Hubert devint l'architecte de la nouvelle maison. La communauté quitta alors la chapelle Sainte-Anne, non sans emporter les regrets de la population. La conduite admirable dont les Pères firent preuve lors d'un terrible tremblement de terre, acheva de leur concilier l'estime de tous.

1921. Benoît XV et la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus.

Par un décret du 9 novembre 1921, le Souverain Pontife Benoît XV, deux mois avant sa mort, a daigné approuver la messe et l'office propres du Cœur Eucharistique de Jésus, présentés à la Sacrée Congrégation des Rites et révisés par elle. Sa Sainteté décréta en même temps que la célébration de cette fête aurait lieu le jeudi qui suivra immédiatement l'octave de la Fête-Dieu.

NÉCROLOGE

R. F. Ange Picone. Caposèle, 1754.

Ce jeune Étudiant de Ciorani est né en 1733. Dans son humilité, il avouait avoir mené une vie de scélératesse et de plaisirs et il voulait entrer dans la Congrégation pour y souffrir. Bien que de santé très délicate, il s'adonna à de très grandes mortifications. Le P. Cafaro l'appelait la « *perle du Paradis* ». Le R. F. témoigna toujours un attachement extraordinaire à la Congrégation. On a de lui une superbe lettre à saint Alphonse, le suppliant de ne pas lui faire respirer l'air natal, de peur de perdre sa vocation. « Je suis fermement résolu à mourir dans la Congrégation lui disait-il, non, jamais je ne te quitterai, ô Congrégation ma mère ! Je mourrai dans ton sein en dépit de l'enfer. Je ne veux qu'une chose : vivre et mourir, fils du T. S. Rédempteur. » Quinze jours avant sa mort, il écrivait : « Je meurs content, parce que je meurs dans la Congrégation. Si moi, qui n'ai fait que passer dans l'Institut je meurs aussi joyeusement, que sera-ce de celui qui aura vécu dans son sein de longues années et avec ferveur ? Sa mort sera le commencement du Paradis ! ». — « *Placita enim erat Deo anima illius.* » Sap. 4-14.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse* I p. 516.

R. P. Albert Quignard. Valence, 1900.

Né à Montereau (Seine et Marne), le 9 juin 1859, le R. P., élève au petit séminaire de Meaux, se destinait à entrer un jour dans la Congrégation. Après sa profession, il se montra plein d'ardeur pour sa formation religieuse, et devint dans la suite un de nos meilleurs missionnaires. Il se distingua surtout dans certaines missions tout particulièrement difficiles. Il s'efforçait de s'adapter aux exigences de son époque, sans rien sacrifier cependant de ce qui était essentiel à l'apostolat alphonisien. Il était, par le fait, un grand ennemi de la routine et du banal. En dehors de ses nombreux travaux apostoliques il affectionnait le séjour de la cellule, pour la composition de ses sermons. Il fut de ceux qui inaugurèrent à Paris, dans notre chapelle de Ménilmontant, « *l'œuvre des pauvres* » et il contribua pour sa part, au moyen de sermons de charité, à l'érection de la chapelle actuelle. Nommé Recteur de Valence, il prit à cœur tous les intérêts de la maison, en particulier ceux du sanctuaire Saint Joseph toujours fermé depuis 1880. Il souffrait également de voir la communauté si à l'étroit, et son grand désir était de bâtir un couvent en rapport avec les exigences de la vie régulière. Il n'épargna pour cela aucune peine. Disons-le en un mot, son amour pour la Congrégation était très grand, sa charité fraternelle très délicate. Le R. P. mourut comme Recteur à Valence, profondément regretté de ses confrères, des prêtres et des âmes. Une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Je pleure de joie en songeant que je suis Rédemptoriste. » — « *Memor fui Dei, et delectatus sum.* » Ps. 76.

Profession : 8 juillet 1878.

Ordination : 19 mars 1884.

10 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

**1763. Première visite de Saint Alphonse dans son diocèse
de Sainte-Agathe des Goths.**

En prenant possession de son siège, saint Alphonse avait la résolution bien arrêtée d'inaugurer son ministère pastoral par l'évangélisation simultanée de

toutes les villes, de tous les bourgs et villages de son diocèse. Pour ne point paraître imposer à ses curés ses propres collègues, que certains auraient pu considérer comme des espions de l'évêque, il recruta ses missionnaires dans les Congrégations napolitaines. Il réclama, de plus, le concours des Jésuites, des Dominicains et des Franciscains. L'expédition commença par Arienzo, ville la plus importante de son diocèse. Saint Alphonse s'y rendit le 10 novembre. A cette mission, prêchée par les Pieux-Ouvriers, il donna lui même les saints exercices aux gentils hommes. Un soir qu'il prêchait sur le patronage de la Très Sainte Vierge avec un feu tout extraordinaire, son visage rayonna soudain d'un éclat surnaturel qui remplit toute l'église. En même temps sa voix sonore et douce faisait entendre ces paroles qu'on aurait dites inspirées : « Voici la Vierge, voici la Vierge ! elle vient à vous les mains pleines de grâces. Demandez ; elle est prête à vous les accorder. »

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, II, 57.

NÉCROLOGE

R. P. Philippe Grünblatt. Pérouse, 1878.

Le R. P. Grünblatt naquit à Bernardswiller (Bas-Rhin), le 9 avril 1825. Ses parents étaient d'honnêtes et riches vigneronns. A l'âge de vingt et un ans, il entra au noviciat de Bischenberg. Les efforts et les sacrifices qu'il faisait pour tendre à la perfection jetaient dans l'admiration son Père Maître et toute la communauté. Chassé par la révolution de Fribourg, où il faisait ses études, il arriva tout joyeux à Contamine où l'on avait fait l'acquisition d'une vaste propriété. Ordonné prêtre, il devint missionnaire sous la direction des anciens Pères de ce temps là. Il passa bientôt Maître. Bien que ses premières études à Obernai et au petit séminaire de Strasbourg n'aient pas été des plus brillantes, il devint cependant un missionnaire célèbre en Alsace-Lorraine, en Suisse et à Belfort. Tandis qu'il prêchait à Paris dans la chapelle Saint-Hippolyte, de Mgr d'Hulst aux Alsaciens Lorrains qui avaient opté pour la France en 1871, le distingué prélat témoin ravi du zèle prédicateur, voulut avoir une fondation de Rédemptoristes à Paris. Le R. P. avait pour sa Mère la Congrégation un amour tout filial, pratique et persévérant, prenant à cœur ses intérêts spirituels et temporels, toujours prêt à se transporter ici ou là, au gré de ses supérieurs. Après le Kulturkampf germanique, nos confrères s'étant réfugiés en territoire français à Pérouse, le R. P. Grünblatt devint leur supérieur. Il y mourut d'une congestion cardiaque après une agonie de quatorze heures. — « *Reddidit justis mercedem laborum suorum.* » Sap. 10-17.

Profession : 26 novembre 1847.

Ordination : 21 mai 1853.

11 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1830. Fondation du premier couvent de Rédemptoristes à Vienne.

La Providence qui fait fleurir le juste comme le palmier et multiplie ses fils comme le cèdre du Liban ses rejetons, eut son heure pour l'établissement des

Rédemptoristines au delà des monts, comme elle l'avait eue pour la Congrégation du Très Saint-Rédempteur. En ce 11 novembre 1830, le R^{me} P. Passerat, Vicaire Général de la Congrégation Transalpine, envoyait à Naples deux de ses filles spirituelles : Eugénie Dijon, bretonne, et la comtesse Antoinette de Welsersheimb, pour se former à l'esprit de saint Alphonse. Elles purent voir et entendre à Naples deux religieuses, professes depuis soixante ans et qui avaient reçu de Saint Alphonse les meilleurs conseils. Un an après, elles reprenaient le chemin de Vienne, l'une sous le nom de Mère Marie-Alphonse de la Volonté de Dieu et l'autre sous celui de Mère Marie-Joseph de la Résurrection. Coïncidence étonnante. Le jour où elles étaient agenouillées sur le tombeau de saint Alphonse à Pagani, l'empereur François I^{er} signait le décret d'approbation de leur établissement en Autriche.

P. DUMORTIER. *Vie des premières Rédemptoristines*, p. 52.

1925. Fondation de la maison de Guapulo (Équateur).

La cause de cette fondation fut le grand désir de Monseigneur l'Archevêque de Quito, de posséder dans son diocèse les religieux Rédemptoristes. De grandes difficultés s'opposaient à cette fondation. Humainement parlant, elle paraissait impossible. Guapulo est loin de la ville, situé dans la campagne. Il faut y rétablir le culte abandonné depuis un siècle, restaurer un sanctuaire de la Vierge, le premier construit en Équateur à l'époque de la conquête. Ajoutez à cela la grande difficulté de se procurer les vivres, de recourir au médecin en cas de maladie. Mais aux yeux de la foi, cette fondation semblait voulue de Dieu. Les pèlerinages que les prédécesseurs : Oblats, Lazaristes, curés, n'ont pu rétablir, ont repris une nouvelle vie ; ces différents chapelains n'ont jamais eu de ressources pour restaurer l'église, se procurer les ornements nécessaires au culte... et depuis ces dernières années la Très Sainte Vierge vient au secours des fondateurs.

NÉCROLOGE

C. F. Alphonse. (Louis Baud-Naly). Espino, 1880.

Novice.

Le Frère Alphonse était le neveu du R. P. Joseph Gavillet. Quelques mois après son entrée dans la Congrégation, il fut envoyé, novice encore, aux fondations d'Espagne. Ce jeune Frère promettait beaucoup. Menuisier et maçon, il avait l'amour du travail et était d'une joie et d'une sérénité d'âme étonnante, au milieu de ses fatigues et de ses souffrances. « Je suis bien insensé de travailler pour les hommes, disait-il, ils ne me récompenseront que par des misères : travaillons pour Dieu et pour les âmes. » Un jour qu'il était occupé aux réparations de la maison de l'Espino, le 11 novembre, il tomba d'un échafaudage de la hauteur de plus de quinze mètres. On le releva sans connaissance, on lui administra l'Extrême Onction et après quelques heures il expira. Il avait communiqué la veille et n'était âgé que de vingt ans. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3-3.

12 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

Les Saints, Bienheureux et Serviteurs de Dieu de la Congrégation.

C'est d'abord *Saint Alphonse*, notre glorieux et bien-aimé Père et Fondateur, qui malgré les difficultés des temps fut vite élevé au rang des Saints et des Docteurs : 1696-1787.

Puis, au commencement du siècle, l'Église place sur les autels : *Saint Clément-Marie Hofbauer* (1751-1820), l'insigne et zélé « Propagateur de la Congrégation au delà des Alpes » ; — et *Saint Gérard Majella* (1726-1755), le modèle des frères-servants, « le Thaumaturge du XVIII^e siècle. »

Viennent ensuite ceux qui ont déjà le titre de VÉNÉRABLE :

V. *Janvier Samelli* (1702-1744). Brillant avocat, il abandonne le barreau pour la vie religieuse ; apôtre de Naples, d'où il chassa les quatre mille femmes de mauvaise vie qui l'infestaient ; il est l'auteur de nombreux et excellents ouvrages.

V. *César Sportelli* (1702-1750), appui et conseiller de saint Alphonse. D'un caractère toujours égal, il cachait sous les dehors d'une vie ordinaire ses vertus héroïques, ses continuelles contemplations et ses dures mortifications. Ardent missionnaire, il fut un grand convertisseur d'âmes.

V. *Joseph Passerat* (1772-1858). Premier Rédemptoriste français : Second Vicaire général de l'Institut au delà des Alpes, d'où il propage la Congrégation dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique. On l'appelait « le grand Prieur » : il fut un saint directeur d'âmes.

V. *Jean Népomucène Neumann* (1811-1840), originaire de Bohême ; il vécut surtout en Amérique où il fut le premier Rédemptoriste à faire les vœux ; Provincial de Baltimore, puis Évêque de Philadelphie.

V. *Paul Cafaro* (1707-1753), compagnon et directeur de saint Alphonse ; il se fit toujours remarquer par son esprit de prière et d'oraison.

V. *Dominique Blasucci* (1732-1752), le « Louis de Gonzague » de la Congrégation.

V. *Michel di Netta* (1818-1849). L'apôtre de la Calabre.

V. *Emmanuel Ribera* (1811-1874). Un insigne directeur d'âmes.

V. *Pierre Donders* (1809-1887). Hollandais de naissance, il part à trente-quatre ans pour le Surinam, où son zèle le pousse à se dévouer pour le salut des âmes, comme prêtre séculier, puis comme Rédemptoriste. Il fut l'apôtre des lépreux.

Viennent ensuite les *Serviteurs de Dieu* :

Nicolas de Sanctis (1818-1834) Napolitain. Dès son jeune âge, il se donna aux œuvres de piété, de mortification. Grâce à ses instances, il entre au noviciat avant l'âge prescrit ; quelques mois après sa profession, Dieu l'appelait à lui.

François-Xavier Seelos (1819-1867). Originaire de Bavière, il part, jeune encore, pour l'Amérique ; poussé par son zèle, il veut devenir un autre « Xavier ».

Égide Vogels (1804-1877), d'origine hollandaise ; se fit remarquer par son esprit d'obéissance et de mortification, son amour de la retraite. Il est l'auteur d'excellents ouvrages de piété.

Jean-Baptiste Stoeger (1810-1883). Saint Frère autrichien, d'une grande humilité et d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu. Toute sa vie, il fut accablé par des souffrances physiques et morales.

Alexandre de Risio (1823-1886). L'apôtre zélé de la Sicile. Il mérita d'être appelé un autre « Alphonse » et sa sainte vie le fit choisir par Pie IX comme archevêque de Sainte-Séverine.

Louis Bronchain (1829-1892). Père Maître, il forma ses novices plus par ses exemples que par ses instructions. Il composa des ouvrages ascétiques très appréciés.

Alfred Pampalon (1867-1895), Canadien ; il fut un ange par sa pureté, un agneau par sa douceur.

Victor Humarque (1816-1896). Il mena une vie toute de douceur et de pureté : d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu, il accepta généreusement les épreuves qui vinrent le visiter : il fut vraiment le « saint Père Aveugle ».

Calogero Liotta (1811-1898). Frère lai de Sicile, qui fut un modèle de toutes les vertus religieuses. Honoré comme un saint durant sa vie, il le fut surtout, depuis sa mort, à cause des nombreux miracles opérés sur son tombeau.

Édouard Douglas (1819-1898). Anglais d'origine, il devint Consulteur général et Recteur de la maison généralice. Il avait à cœur d'imiter saint Alphonse ; il fut comme lui un modèle d'humilité et de patience.

Jean Eichelsbacher (1820-1899) de Bavière, Consulteur général ; c'était un religieux de vie intérieure intense.

Joseph-Marie Leone (1829-1902). d'Apulie ; religieux de grande ferveur et très appliqué à la vie de recueillement ; bien que de santé faible, il se livra avec zèle et succès au ministère apostolique.

Le T. R. P. Claude Benedetti, postulateur des causes des serviteurs de Dieu, cite encore les noms de confrères morts en odeur de sainteté :

André Villani	André Zabatti	Barthelemy Pajalich
Xavier Rossi	Félix Cancer	Jean Madlener
Jean Mazzini	Joachim Gaudiello	François Springer
Alexandre de Meo	Vitus Curzius	François Kostmacek
Ange Latessa	Janvier Rendina	Frédéric de Held
Antoine Tannoia	François Romito	François Poilvache
François Margotta	Antoine Oliva	Édouard Huchant
Carmel Fiocchi	Ambroise de Andreis	George Passy
Jérôme Ferrari	François Tandler	Antoine M. Losito
Alphonse Falcone	Thadée Hübl	

Et combien d'autres noms de Pères et de Frères pourraient être ajoutés à cette liste, qui ont laissé dans nos trois Provinces françaises le souvenir d'une vie sainte, et dont la cause mériterait d'être introduite.

NÉCROLOGE

R. P. Charles Le Meur. Saint-Mandé, 1882.

Le R. P. est né à Pont-Croix (diocèse de Quimper), le 25 juillet 1836. C'était un religieux très vertueux. Il fut admis dans la Congrégation malgré sa santé précaire, devint socius du noviciat, puis missionnaire. Il porta partout sa tenacité bretonne ainsi que son zèle alphonisien. Esprit d'une netteté remarquable, il était l'ennemi des compromis et marchait droit son chemin. Saint Léonard de Port-Maurice et Saint Alphonse étaient ses auteurs préférés. Deux fois de suite le Sacrement de l'Extrême-Onction le guérit d'une maladie

grave, dont l'une fut contractée au service des soldats, alors qu'il était leur aumônier militaire. Après les expulsions des Pères de Paris en 1880, le Père Le Meur se réfugia avec ses confrères à Saint-Mandé. Les deux dernières années de sa vie furent sanctifiées par la prière, la souffrance et le travail de cellule ; car il voulut travailler jusqu'à la fin à la composition ou au perfectionnement de ses sermons. — « *Et in oratione confitebitur Domino.* » Eccli 39-9.

Profession : 19 mars 1862.

Ordination : 29 juillet 1860.

R. F. Jean Jeanmaire. Vrigny, 1914.

Diacre, tué à la guerre de 1914.

Le R. F. Jeanmaire naquit à Vittel, le 31 août 1886, diocèse de Saint-Dié d'où nous sont venues de si bonnes vocations depuis trois quarts de siècle. Jean se présenta au Juvénat d'Uvrier en 1899, et poursuivit ses études jusqu'au diaconat inclusivement. Il se préparait à la prêtrise quand éclata la guerre de 1914. Il dut partir et fit bravement son devoir, jusqu'à la mort. Il tomba au champ d'honneur le 12 novembre 1914, à Vrigny, près de Reims, frappé de deux balles, après s'être offert spontanément pour rejoindre les lignes des tirailleurs sortis des tranchées et soumis à un feu meurtrier.

Les renseignements que nous avons pu nous procurer sur sa vie trop courte, montrent en lui un enfant fidèle et dévoué de la Congrégation, d'une piété éclairée, de convictions solides ; une nature généreuse, un cœur d'une délicatesse exquise sous des dehors qui ne le révélaient peut-être pas toujours ; un esprit doué d'un sens littéraire affiné. Appelé à l'œuvre de la Rédemption, il soupirait après le jour où il pourrait monter au saint autel et prêcher la parole du salut. Le Seigneur ne l'a pas voulu. Rédempteur, il devait l'être par l'effusion généreuse de son sang. — « *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* »

Profession : 25 décembre 1909.

13 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1796. Profession religieuse du Vénérable Père Passerat à Varsovie.

C'est au jour de la fête de Saint Stanislas Kotska, le 13 novembre 1796, que le P. Passerat, quatre mois après sa prise d'habit, prononça ses vœux de religion à Varsovie, entre les mains de Saint Clément-Marie. Quelles étaient alors les dispositions de son âme ? Lui-même va nous le dire dans une lettre qu'il écrivit cinquante ans plus tard, à l'occasion de son Jubilé de profession et de prêtrise. « Je vous assure, écrivait-il, que rien ne fait plus d'impression sur un vieillard que le souvenir de ses premières années de ferveur. Ah ! si j'avais conservé les bonnes habitudes d'un novice, certes, j'aurais continué ce que j'avais si bien commencé. Ah ! mes chers confrères, restons toujours novices ; novice par notre obéissance aveugle, novice sans raisonnement, novices par l'exactitude à l'examen particulier, novices surtout par le goût pour l'oraison. »

P. DESURMONT. *Vie du R. P. Passerat*, p. 105.

1881. Fondation de la maison de Dongen (Hollande).

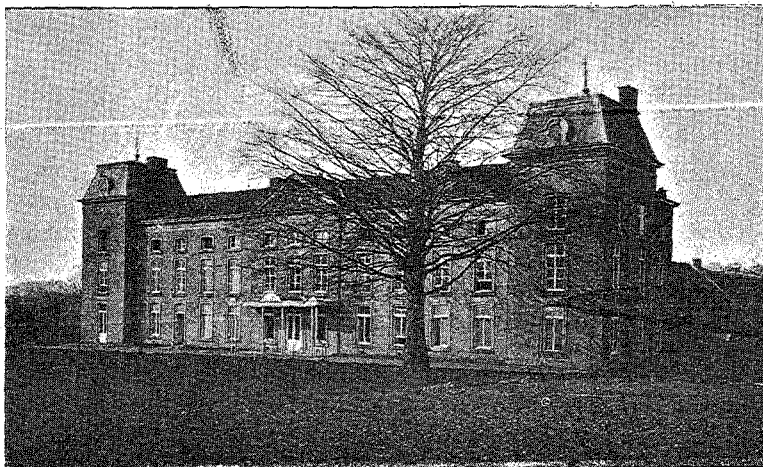
Après avoir séjourné un an et cinq mois à Oosterhout, de juin 1880 à novembre 1881, les étudiants français, exilés en Hollande, quittent cette localité pour Dongen. Oosterhout était des plus insalubres, il fallait songer à autre chose. Le P. Gavillet, Recteur, fut chargé de chercher un autre asile ; il s'adressa à un de nos grands amis d'Oosterhout, monsieur Fick ; une fabrique située à Dongen lui parut assez vaste et assez appropriée au but poursuivi. Tout en la faisant visiter, M. Fick disait au P. Gavillet : « Que je suis donc content d'avoir fait cela avant de mourir ! J'ai souvent demandé à Dieu de ne pas mourir avant d'avoir fait quelque chose pour les pauvres religieux expulsés. » Le lendemain, le P. Gavillet va voir M. Fick : il était mort d'apoplexie !

Le P. Raus fut alors envoyé à Dongen avec vingt Frères pour leur faire faire le noviciat et aménager la maison. Tout fut prêt pour le mois de novembre 1881. Un riche industriel du Nord, M. Delannoy, par gratitude pour l'assistance que le R. P. Darras, Recteur de Lille, avait donnée à sa femme mourante, voulut couvrir toutes les dépenses de la fondation de Dongen. Reconnaissance à ces deux grands bienfaiteurs de la Congrégation !

Le séjour à Dongen fut de treize ans, de 1880 à 1893. On le quitta pour retourner en France à Thury-en-Valois le 27 septembre, et les Pères de Notre-Dame de Lourdes (Hollande), devinrent les acquéreurs de Dongen. Avant leur départ, les supérieurs voulurent témoigner leur reconnaissance aux Pères hollandais, au clergé et au peuple de Dongen, pour le bon accueil qu'ils leur avaient fait au moment de la persécution. Une mission avec renouvellement fut fondée à perpétuité pour la paroisse de Dongen.

1919. Fondation de la maison de Cadier-Blankenberg (Hollande).

Cette propriété, située sur le territoire de Cadier, près Maëstricht, fut achetée par la Province de Lyon aux religieuses de Saint-Joseph de Cluny, rapatriées, pour y établir le noviciat de la Province, installé auparavant à Goodenrad.



BLANKENBERG

NOVICIAT DE LA PROVINCE DE LYON.

NÉCROLOGE

C. F. Cyrille (Émile Lefrançois). Mouscron, 1921.

Émile Lefrançois est né à Lanhélin (Ille et Vilaine), le 25 février 1868, de parents très chrétiens. A dix ans il perdit ses parents et fut recueilli par un de ses oncles, homme de grande foi et de vertu. A dix-sept ans il se plaça comme domestique chez M. le curé de Bazouges, quand une mission y fut prêchée par les Rédemptoristes en 1892. Ayant entendu la voix de Dieu qui l'appelait dans la Congrégation, le Frère Cyrille, après sa profession, fit partie de la communauté naissante des Sables d'Olonne. Il exerça dans cette maison la double charge de tailleur et de portier. Il prit une part active à la résistance, lors des expulsions de 1903. Il fut arrêté avec le Frère Séraphin et conduit, menottes aux mains, à la prison des Sables où il trouva le R.P. Pierre-Almire Riblier, son Recteur, enfermé lui aussi comme étant l'âme de la résistance. Le Frère Cyrille excellait dans toutes les charges qu'on lui confiait. Il aimait la Congrégation et avait à cœur son juste renom. Sans avoir les manifestations d'une piété extraordinaire, il était avant tout un homme de foi et de devoir. Les supérieurs pouvaient mettre en lui leur confiance sans crainte d'être déçus. Il était porté parfois à la mélancolie, au noir, à la critique, mais cela provenait d'un mal intérieur qui le minait depuis longtemps. Il souffrit atrocement pendant plus de huit mois d'un cancer aux intestins et dut subir l'application du radium. Sa maladie prit de telles proportions, qu'il demanda à ses supérieurs d'aller mourir en communauté à Mouscron. Il eut ce bonheur et ne savait comment exprimer sa joie de finir ses jours au milieu de ses confrères. Il fit le sacrifice de sa vie qu'il avait si bien remplie au service de la Congrégation et mourut en priant, conservant sa connaissance jusqu'au dernier moment. — « *Vigilate... in omni tempore orantes.* » Luc 21-36.

Profession : 8 septembre 1898.

C. F. Louis (Éloi Huasheu). Riobamba, 1927.

Le Frère Louis naquit le 23 janvier 1887, à Debeg, (Équateur). Ses parents étaient Indiens et bons chrétiens comme le fait supposer l'inclination bien marquée à la piété qu'on remarqua toujours chez lui. A l'âge de seize ans, il se présenta comme postulant. Admis à la profession, il exerça à Riobamba la charge de sacristain qu'il accomplit à la perfection ; il remplissait cet office avec goût et enthousiasme, observait son coutumier avec exactitude, redoublant d'activité aux grandes fêtes, voulant avoir, si c'était possible à son service, tous les Frères et postulants de la maison. Dans l'exercice de sa charge il était parfois imprudent, même téméraire ; il se fit des blessures sérieuses, qui faillirent lui coûter la vie. — Le trait saillant de sa vie religieuse était une piété de bon aloi, il priait avec ferveur, faisait ses retraites avec un très grand recueillement, tenait les yeux baissés dans ses allées et venues dans l'église, et ne parlait avec les personnes du monde que le plus brièvement possible. Il avait certes ses petits défauts : un peu enfant par caractère, insistant jusqu'à l'importunité pour obtenir ce qu'il désirait... Le Frère Louis mourut d'une phtisie galopante. Tous admirèrent la grâce singulière qu'il reçut à ses derniers moments : une parfaite tranquillité d'âme, une grande conformité à la volonté de Dieu, une prière continuelle... — « *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* » Apoc. 14-13.

Profession : 25 décembre 1921.

14 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1818. L'âme de tout apostolat.

Dès son entrée à la Valsainte, le Vénérable Père Passerat songea à procurer à ses Pères dispersés dans les paroisses voisines le bienfait d'une retraite prêchée. Le 14 novembre 1818, douze retraitants accoururent de tous les points de la Suisse. Un seul écho nous est resté de ces saints exercices ; c'est le sermon sur la nécessité de la prière pour un prêtre ayant charge d'âmes. « Quand je parle de la nécessité de la prière pour un prêtre, je ne lui conseille nullement de consacrer la plus grande partie de son temps à cette occupation sacrée. Non, non : le prêtre doit se dévouer tout entier aux âmes qui lui sont confiées : l'activité de son ministère ne doit pas souffrir de son esprit de prière. Je veux simplement dire que la prière doit présider au travail de sa charge, l'imprégner, le sanctifier ; que l'esprit intérieur doit animer toutes ses actions. Sans le secours d'en haut, que nous obtient la prière, nous serons bientôt aussi misérables, sinon pires que ceux qu'il nous faut gagner à Jésus-Christ. Oui, sans la prière, le prêtre tombe vite au niveau du monde... et, pour une paroisse, quel malheur d'avoir à sa tête un homme qui ne prie pas... Oui, je le répète, malheur, immense malheur pour le peuple, qu'un prêtre, un prédicateur, un missionnaire qui ne sait pas prier. Immense malheur pour le prêtre lui-même. Voulez-vous donc passer en faisant le bien... éclairer vivement les peuples, convertir beaucoup de pécheurs, affermir les justes dans la vertu, vous faire tout à tous, et attirer la bénédiction divine sur chacune de vos entreprises ? Voulez-vous au surplus assurer votre salut ? Priez, priez, priez. — Que chacun, maintenant, sous l'impression de ces fortes pensées, aille prier à l'église ou dans sa cellule, et que Dieu aussi daigne bénir mes paroles. »

P. GIROUILLE, *Vie du R. P. Passerat*, p. 229.

1847. Expulsion de la Communauté de Fribourg (Suisse).

Depuis 1830, les radicaux de Suisse persécutaient avec acharnement les catholiques. Le 3 septembre 1847, le Grand Conseil de Berne décréta l'expulsion des Jésuites et de leurs affiliés. Les sept cantons catholiques s'unirent contre les persécuteurs et résolurent de s'opposer par la force à l'exécution du décret. Mais la révolution marcha contre eux et s'empara de Fribourg à main armée. Le 14 novembre 1847, notre couvent de Fribourg fut saccagé, notre église dévastée, nos vases sacrés profanés, nos objets du culte volés ou brisés. Le R. P. Nicolas Mauron, alors préfet des étudiants, se mit en devoir de sauver tout ce qui pouvait être soustrait à la rapacité de ces vandales. Les étudiants furent dispersés dans les cures voisines, puis se réfugièrent soit au couvent de Contamine qui venait d'être fondé, soit au Bischenberg. Le P. Mauron eut la consolation de voir tous ses étudiants persévérer dans leur vocation durant cette tourmente. La communauté de Fribourg comptait alors vingt-cinq membres. Quatre étudiants, trois novices et huit frères.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 689.

NÉCROLOGE



 15 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1732. Vœu héroïque de Saint Alphonse.

Le 15 novembre 1732, saint Alphonse, prévoyant sans doute les croix qu'il allait rencontrer, fait vœu de se dévouer, fût-il seul, à l'œuvre de l'évangélisation des âmes les plus abandonnées. « J'ai fait vœu, écrit-il dans son mémorial, de ne point quitter l'Institut à moins que Mgr Falcoia ou un autre directeur qui lui succéderait ne me le commande ; de plus, le vœu de ne point mettre en doute ma vocation. » — Ses premiers compagnons l'abandonnent en effet ; et, en mars 1733, il ne reste avec lui que Pierre Romano, César Sportelli et un Frère : Vitus Curzius. Dans ces douloureuses circonstances, saint Alphonse écrit à la sœur Marie-Céleste Crostarosa : « Savez-vous ce qui m'encourage à tenir bon malgré tout ? C'est de songer que je ne règle pas ma conduite d'après vos révélations, mais d'après l'obéissance à mon Père spirituel. De cette façon, toutes vos faveurs spirituelles eussent-elles été des illusions, je marche en sûreté sous la règle de l'obéissance et je ne puis me tromper sur ma vocation. » (*Lettre fin mars 1733*). — On le verra plus tard, Dieu permit ces abandons, pour le bien de tous, et la Congrégation, on peut le dire, doit sa vie et son existence à ce vœu héroïque de Saint Alphonse.

P. BERTHE, *Vie de Saint Alphonse*, I, 125.

1922. Fondation de la maison de Mariawyl, (Suisse).

Par suite de la guerre de 1914, la Province de Strasbourg perdait comme champ d'action la Bade, la Hesse et la Sarre ; il ne lui restait que trois départements bien insuffisants pour le recrutement et les travaux apostoliques. De là, la nécessité absolue de s'étendre. La maison de Mariawyl fut fondée dans ce but avec celle de Bernrain en Suisse allemande.

NÉCROLOGE

C. F. Jules (Laurent Albrecht). Santiago, 1896.

Le cher Frère naquit à Freyhouse (Lorraine), le 10 août 1851, et fut admis dans la Congrégation par le R. P. Mergès, Recteur de Téterchen. Les supérieurs l'envoyèrent en Amérique et il devint Frère portier dans la maison de Santiago. On peut dire qu'il fut le modèle des Frères sous ce rapport. Les habitants de Santiago l'estimèrent grandement pour son esprit surnaturel, sa profonde piété et son esprit de foi. Les moindres moments libres dont il disposait étaient pour la piété; il affectionnait de s'entretenir de choses spirituelles avec ses confrères. Les trois dernières années de sa vie lui furent un martyre continu et très douloureux, et cependant, le Frère Jules regrettait de ne pas assez souffrir. « Je crains de prendre trop de soulagement, disait-il, Notre Seigneur n'en eut pas et n'en voulut pas accepter. Le fiel pour moi et rien de plus. » La presse de Santiago fit à sa mort un grand éloge de ses vertus. — « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* » Galat. 5-24.

Profession : 18 juillet 1875.

R. P. Guillaume Lasilier. Valence, 1927.

Le P. Lasilier naquit le 17 juin 1859, à Ippling, petit village de la Moselle, où son père remplissait les fonctions d'instituteur. Il fit ses études au Juvénat de Contamine. Dès qu'il fut ordonné prêtre, le Père prêcha de nombreuses missions en diverses contrées de France et de Belgique, et passa les dernières années de sa vie au service des âmes consacrées à Dieu. En raison des circonstances difficiles de l'époque, il dut vivre en dehors de nos communautés. Ayant atteint la plénitude de son talent d'artiste, d'écrivain et d'orateur, il eût été à même de rendre, dans un autre milieu et sur un autre champ d'apostolat, les services les plus signalés. Son amour pour la Congrégation, lui fit entreprendre la *Vie de Saint Clément-Marie*. Au moral, il avait parfois des moments d'humeur noire, de vivacité. Un confrère lui faisant remarquer ce défaut, il lui répondit : « Vous constatez en moi ces mouvements de vivacité, mais ce que vous ne voyez pas, ce sont les efforts que je fais pour me vaincre. » Le Père fut atteint au cours de ses prédications, d'un mal caché que les médecins ne parvenaient pas à diagnostiquer. Il ne renonça pas à tout espoir de guérison, ni à tout projet d'apostolat. Mais la Providence en avait décidé autrement. Le P. Lasilier rendit le dernier soupir peu après le son de l'Angelus du matin, entouré de quelques-uns de ses confrères et assisté de leurs prières. — « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » Matth. 10, 22.

Profession : 24 septembre 1875.

Ordination : 19 mars 1884.

16 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* **Saint Clément et ses écoles de jeunes gens.**

Saint Clément-Marie, par amour pour la jeunesse et afin de la détourner du mal, fonda des écoles, des orphelinats, un collège et par ce moyen produisit dans les âmes un très grand bien. Quelle était la raison de cet apostolat qui de prime abord ne semble pas être conforme à nos saintes Règles ?

Par suite de la malheureuse division de la Congrégation de 1780 à 1793, le R. P. François de Paule, par ordre du Pape, avait été nommé Supérieur général des maisons des États Pontificaux. C'était un homme énergique, entreprenant, à idées très personnelles ; aussi, sous prétexte de zèle, il osa altérer le texte de la règle donnée par saint Alphonse et approuvée par Benoît XIV.

Au Chapitre général qu'il convoqua à Scifelli en 1785, il fit voter une modification aux Constitutions et déclara que par manière d'essai, on pourrait se charger de l'éducation de la jeunesse. Le Saint-Siège n'approuva pas ces changements, ainsi que le prouve la réponse faite à la demande de ratification des actes du Chapitre. Mais le texte de la Règle qui contenait les modifications introduites par ce Chapitre de 1785 avait été envoyé d'Italie à Saint Clément. Ce dernier crut de bonne foi que l'éducation de l'enfance était une des fins de l'Institut et s'y appliqua avec toute l'ardeur de son zèle. Plus tard, le Chapitre général de 1793, composé des délégués de toutes les maisons de l'Institut, déclara que désormais les Rédemptoristes ne pourraient plus s'adonner à l'enseignement, sauf en faveur des novices et des étudiants de la Congrégation. Toutefois le R^{me} Père Blasucci élu Recteur Majeur à ce Chapitre, permit à Saint Clément-Marie de continuer les œuvres qu'il avait entreprises et qu'il n'aurait pu supprimer sans mettre en danger l'existence même de la communauté de Varsovie.

Revue Sainte-Famille, septembre 1920, p. 200.

NÉCROLOGE

C. F. Aloyse Kiechel. Bertigny, 1919.

Le cher Frère Aloyse, né le 6 septembre 1875, à Rhinan (Bas-Rhin), fut reçu dans la Congrégation au Bischenberg. Dans le monde il était tonnelier de son métier. Au Bischenberg et à Bertigny, il s'occupa surtout des travaux de la basse-cour auxquels il donna tous ses soins. Il laissa à ses confrères le souvenir d'un bon Frère servant, fidèle observateur de la Règle, pieux et surtout d'une très grande patience dans la souffrance. Malgré sa chétive santé il fut un travailleur acharné, pour le bien de la Congrégation et des communautés auxquelles il se dévoua. — « *Memor esto mei.* » Tol. 3-3.

Profession : 19 mars 1902.

17 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1774. **Recommandations de Saint Alphonse aux membres de la Congrégation concernant les deux dernières éditions de sa morale.**

Dans une circulaire à ses religieux, saint Alphonse leur disait au sujet de la seconde édition de sa Théologie morale : « Mes Pères, pesez attentivement ce que j'ai écrit au prix de tant de travail, de recherches et de fatigues. Cet ouvrage,

je ne l'ai pas composé pour m'attirer des louanges ; si je n'avais dû en retirer qu'un peu de cette fumée de vaine gloire, je me serais volontiers épargné ce travail. Dieu sait ce qu'il m'a coûté d'ennuis et de fatigues. Je l'ai composé uniquement pour vous, mes Frères, pour que l'on s'attache parmi nous à une doctrine sûre, et pour que l'on procède du moins avec réflexion.» — Plus tard, vers 1779, envoyant la huitième édition de sa Théologie morale à son imprimeur Remondini, saint Alphonse écrivait : « Cette morale a maintenant atteint la perfection que je désirais. Vous me procurerez, je l'espère, la satisfaction de la voir publiée avant que j'entre dans l'éternité. » Recevant les premiers exemplaires : « Maintenant je mourrai content. Je crois vraiment que je serais mort avec peine, si je n'avais pu voir de mes yeux cette œuvre terminée. » Alphonse vécut assez longtemps pour voir encore l'édition suivante, la neuvième qui parut en 1785 mais en tout semblable à celle de 1779. Si l'on veut connaître le vrai système de Saint Alphonse, ce sont ces deux dernières éditions qu'il faut consulter. Là, se trouve sa pensée définitive et ce n'est pas peu dire quand il s'agit d'un auteur qui n'a pas créé son système d'un seul jet, mais qui a mis trente ans, comme il l'avoue lui-même à le composer et à le perfectionner.

P. BERTHE. *Vie de S. Alphonse*, II, p. 472. Corresp. générale par le R. P. DUMORTIER I, p. 306.

NÉCROLOGE

R. P. Jean-Népomucène Hartmann. Bischenberg, 1830.

Le R. P. est né à Langerringen, en Bavière, le 9 mai 1782. Il entra dans la Congrégation vers 1804, à Iestetten, et eut comme Recteur, le Vénérable Père Passerat. Il suivit son supérieur dans toutes ses pérégrinations à travers la Suisse, jusqu'au moment où il fut obligé, comme ses confrères, d'accepter le ministère des paroisses. Après avoir administré pendant plusieurs années la paroisse de Bellegarde en Suisse, il fut envoyé par le P. Passerat en 1820 au Bischenberg, pour peu de temps. Il exerça le saint ministère au célèbre pèlerinage de Marienthal, puis revint malade au Bischenberg. Le cher Père resta toujours le fidèle enfant de saint Alphonse, inébranlablement attaché à sa vocation. — « *Amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* » Matth. 10-42.

Profession : 26 février 1805.

Ordination : 9 juin 1805.

18 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1751. Circulaire de notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Dans cette circulaire du mois de novembre, saint Alphonse nous parle du moyen d'éviter la perte de la vocation. « Sachez, mes chers Frères, que ce n'est pas pour moi un sujet d'amertume d'apprendre que Dieu a rappelé à lui un

membre de notre Institut. Si je ressens cette perte parce que je suis de chair, je me console par la pensée que ce sujet a terminé sa vie dans la Congrégation ; car une pareille mort est, à mes yeux, un gage assuré de salut. Je ne m'afflige pas non plus de voir un sujet quitter la Congrégation, à cause des fautes qu'il a commises ; je suis heureux, au contraire, de voir l'Institut délivré d'une brebis galeuse, qui pouvait infecter les autres. Les persécutions enfin ne suffisent pas à m'émouvoir : elles animent plutôt mon courage ; car je suis sûr que si nous nous comportons bien, Dieu ne nous abandonnera jamais. Ce qui m'épouvante, c'est d'apprendre qu'il existe quelque sujet imparfait qui obéit peu et qui fait peu d'estime des Règles, etc... »

Correspondance générale par le R. P. DUMORTIER, I, p. 221.

NÉCROLOGE

R. P. Jean Mamet. Seicheprey (Meurthe-et-Moselle), 1914.

tué à la guerre de 1914.

Le R. P., né à Salzuit, diocèse du Puy, le 22 janvier 1887, enseignait la Sainte Écriture avec succès, aux Étudiants à Attert, quand éclata la guerre de 1914. Il quitta Attert, devint sergent instructeur au départ du Puy, puis combattit au front de Lorraine. Regardé comme disparu, on apprit bientôt qu'il fut tué à Seicheprey. Il est mort avec la consolation et l'aurole du sacerdoce. Le R. P. était d'une nature droite, généreuse, dévouée, ennemie de toute petitesse. Il ne comptait que des amis. « Je suis à Dieu, écrivait-il, et je crois n'avoir jamais été si bien à lui sans réserve. La guerre est en somme une rude mais instructive école et je souhaite quand elle sera finie, de n'avoir à me reprocher aucune défaillance ou lâcheté dans mon devoir patriotique, sacerdotal et surnaturel. » — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2-3.

Profession : 25 décembre 1910.

Ordination : 20 septembre 1913.

19 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1773. Prédiction de notre Père Saint Alphonse sur l'avenir et l'extension de la Congrégation.

En 1773, quelque temps après la nomination des supérieurs, deux Pères Recteurs eurent avec saint Alphonse, alors évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, un entretien qui nous révèle sa pensée sur l'avenir de la Congrégation. Ils lui parlaient de la persécution qui sévissait alors contre nous, ils lui racontaient ce qui se disait partout, que sa disparition entraînerait notre ruine. Saint Alphonse les écoutait tranquillement ; puis, animé d'une sainte confiance, il leur dit d'une voix ferme : « Ne craignez pas, la Congrégation ne sera détruite ni avant ni après

ma mort. Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui l'a faite. Elle n'est pas mon œuvre, elle est l'œuvre de Dieu.»

Quelques jours auparavant, il exprimait la même pensée. « La Congrégation est l'œuvre de Dieu, il l'a maintenue durant quarante-deux ans, et il continuera de la maintenir. La conservation de la Congrégation dépend de Dieu d'abord, puis de notre conduite. Soyons unis à Dieu, fidèles à nos Règles, charitables envers tous ; par-dessus tout soyons humbles, parce qu'un peu d'orgueil pourrait nous détruire comme il en a détruit bien d'autres. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*. II, p. 328.

Dix ans après, en 1783, en regard du merveilleux développement des maisons napolitaines, notre Père saint Alphonse annonçait que Dieu se servirait de ces maisons pour dilater la Congrégation ; que les plus chauds partisans de la division seraient les plus ardents à réclamer la réunion ; et qu'enfin l'union se ferait, mais seulement après sa mort. Ces prophéties se sont réalisées à la lettre. « C'est Dieu, disait-il, qui a permis nos divisions pour en tirer sa gloire ; c'est lui qui a couvert d'un nuage nos maisons napolitaines, afin d'étendre et d'affermir la Congrégation dans l'État pontifical. » Et plus tard : « Vous le verrez, les plus ardents fauteurs du schisme feront bientôt l'impossible pour obtenir la réunion de leurs maisons aux nôtres ; mais il en sera ce que Dieu voudra. » Et enfin : « Conduisez-vous bien envers Dieu, et Dieu n'abandonnera pas la Congrégation. Après ma mort, toutes les difficultés disparaîtront. »

Idem. II, 555, 559, 565.

Enfin, en 1847, le R. P. Dechamps devenu plus tard Cardinal-Archevêque de Malines, et le R. P. Pilat trouvèrent dans les archives de la maison de Ciorani cette prédiction de notre Père saint Alphonse, authentiquée par son confesseur : « N'en doutez pas, la Congrégation se soutiendra jusqu'au jour du jugement, car elle n'est pas mon œuvre mais l'œuvre de Dieu. Durant ma vie elle végétera dans l'obscurité et l'humiliation, mais après ma mort, elle déploiera ses ailes, et s'étendra surtout dans les pays septentrionaux. »

Idem. II, p. 267.

NÉCROLOGE



20 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1888. Congrégation antepréparatoire relative à la discussion des miracles proposés en vue de la Béatification du Vénérable Gérard Majella.

* **La Persévérance dans la Congrégation c'est le salut assuré pour soi et pour beaucoup d'âmes.**

Il est un axiome émis dans les circulaires de notre Père saint Alphonse, que tout Rédemptoriste regarde comme règle de foi et conserve comme le plus précieux de ses trésors. Notre saint Fondateur disait : « Un prêtre dans la Congrégation sauvera plus d'âmes en un an qu'il n'en sauverait hors de la Congrégation durant toute sa vie. Et quant au profit personnel, un membre de l'Institut acquerra plus de mérites en un an par la pratique de l'obéissance qu'il ne ferait en dix ans au milieu du monde, où il mènerait une vie capricieuse et sans règle. »

« Un jour viendra où, comme nous devons l'espérer, nous nous verrons tous réunis dans le séjour du bonheur éternel ; là, nous ne serons plus séparés ; alors, des centaines de milliers de personnes qui, pendant un certain temps, avaient été étrangères à l'amour de Dieu, et qui, grâce à notre ministère, ont eu le bonheur de rentrer en grâce avec lui, se trouveront réunies à nous pour l'aimer et éterniser notre gloire et notre félicité. »

Circulaires du 8 août 1754 — 29 juillet 1774.

Ailleurs il dit encore : « Je tiens pour certain que la plus grande partie des trônes des Séraphins, laissés vides par les malheureux compagnons de Lucifer, seront occupés par des religieux. Parmi les soixante personnes que l'Église a inscrites durant le siècle dernier au catalogue des saints ou des bienheureux, il n'y en a que cinq ou six qui n'appartiennent pas aux ordres religieux. »

(*Véritable épouse*, Vol. I, ch. II).

NÉCROLOGE



21 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

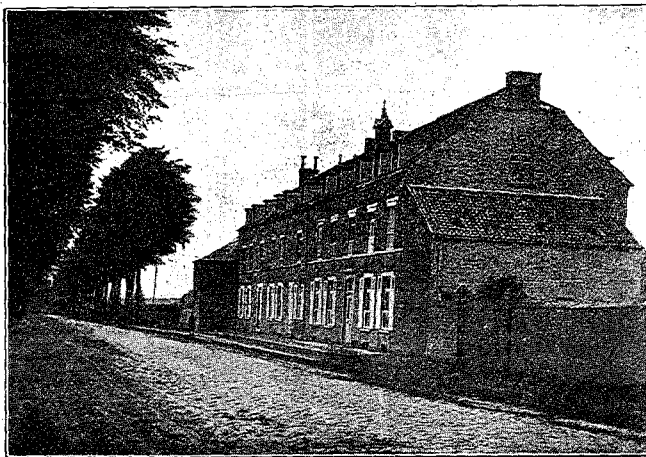
1855. Érection de la Province Hollandaise.

Les débuts de la Province Hollandaise coïncident avec la mission prêchée à Wittem par nos Pères belges en 1836. A cette époque, la maison de Saint-Trond devenant trop étroite, les supérieurs songèrent à acquérir à Wittem une propriété, appartenant à la Baronne Van Pallaudt, pour y établir le Studendat. Le R. P. Cvitkoviez fut le premier Recteur envoyé par le V. Père Passerat. Wittem était la seule maison qui existât en Hollande jusqu'en 1850, époque de la fondation d'Amsterdam. Durant ces quatorze années de 1836 à 1850, les missionnaires prêchèrent de nombreuses missions tant dans les villes que dans les campagnes, des retraites aux prêtres, aux religieuses. Les résultats de ces premières missions étaient prodigieux et rappelaient les paroles bien connues de nos Constitutions. Les travaux apostoliques donnés par le célèbre apôtre P. Bernard Hafkenscheid, firent une telle impression qu'après soixante ans ils n'étaient pas oubliés. — L'érection de la Province eut lieu le 21 novembre 1855.

1886. Décret de Léon XIII : *tuto procedi posse* à la Béatification du Vénérable Clément-Marie.

1902. Fondation de la maison de Glimes.

Cette fondation eut lieu à la suite du vote de la loi hypocrite dite « loi des associations ». Notre demande d'autorisation ayant été rejetée en bloc le 18 mars 1903, les supérieurs s'occupèrent aussitôt de trouver un refuge pour les novices. On venait de terminer les prières du mois de Marie à Antony, où se trouvait alors le Noviciat, lorsqu'une généreuse bienfaitrice de Bruxelles offrit au T. R. P. Castelain, Provincial de la Province Française, par l'entremise du R. P. Masselis, Recteur de



GLIMES

NOVICIAT DE LA PROVINCE DE PARIS.

Bruxelles, une maison située dans le Brabant Wallon, comme refuge, en ce temps de persécution. L'autorisation fut demandée au Cardinal de Malines et les préparatifs de départ eurent lieu en novembre 1902. On appelait cette maison « Les États », à cause de la présence d'un employé du gouvernement chargé d'y percevoir des droits. — Le R. P. Lansoy et le Frère Pascal se rendirent à Glimes pour aménager la maison, et les novices arrivèrent le 21 novembre, jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge, à onze heures du matin, sous la conduite du R. P. Herbaux, leur Père Maître. Le wagon qui emportait leurs bagages ayant eu du retard, ils furent privés du nécessaire ; mais grâce à la charité des prêtres voisins et des gens du voisinage ils s'installèrent peu à peu, mais non sans peine.

NÉCROLOGE

R. P. Hubert Barbieux. Cambrai, 1880.

Le R. P. est né à Maing (Nord), le 29 mars 1835, et il quitta le poste de Vicaire à Wavrin, pour se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Déjà il s'était distingué par un zèle ardent ; il fut également zélé et infatigable durant sa vie de missionnaire. Le caractère dominant de sa vie religieuse et apostolique, fut la véhémence dans la prédication et l'amour du confessionnal. Le fait suivant nous le prouve. La veille d'une adoration, il se mit au confessionnal à une heure et demie de l'après-midi. Surpris par l'heure de minuit au confessionnal, sans avoir rien pris depuis midi, il continua les confessions jusqu'à la grand'messe. A ce moment on vint le prier de chanter la grand'messe, attendu que le célébrant faisait défaut. Les heures de nuit qu'il passa au confessionnal sont innombrables. Le R. P. Desurmont l'appelait : mon petit cheval de poste. — Le R. P. Gavillet, son supérieur Provincial, disait de lui : « Ce bon petit Père Barbieux n'était pas un grand orateur et cependant il a fait plus de bien que nous tous. » Se voyant déjà atteint par la maladie qui devait l'emporter, le Père Barbieux se rendit gaiement à la communauté du Bon Pasteur de Cambrai où il devait prêcher la retraite. Il mourut presque subitement durant cette retraite. — « *Et nos debemus pro fratribus animam ponere.* » I Jean. 3-16.

Profession : 19 mars 1863.

Ordination : 18 décembre 1858.

R. P. Joseph Houel. Riobamba, 1904.

Né à Docelles (Vosges) le 1^{er} mai 1857, le R. P. entra dans la Congrégation après avoir passé deux ans au grand séminaire de Saint-Dié. A son départ, il eut à subir de terribles assauts contre sa vocation, en voyant la grande douleur de sa mère restée veuve et en entendant les sanglots et les supplications de ses deux sœurs. Dès qu'il fut ordonné prêtre, le R. P. donna les plus belles espérances pour le ministère apostolique. Voulant répondre aux grâces extraordinaires qu'il recevait du Ciel, il offrit au Sacré-Cœur de Jésus un grand sacrifice. Il demanda à être envoyé en Amérique, pour se dévouer aux missions du Pacifique. En obtenant cette faveur, il lui semblait avoir reçu son passeport pour le ciel. Fixé à la résidence de Riobamba il en devint le Recteur pendant trois ans, alors que l'Équateur était en pleine révolution. Nommé ensuite ministre dans cette même maison, il exerça sa charge avec une abnégation sans pareille, un héroïque dévouement.

Il avait un mépris total de soi. Dur pour lui-même, ne connaissant pas le repos, il se dépensait sans compter pour le bien de la communauté, travaillant souvent comme un Frère, se chargeant avec quelques Indiens des besognes les plus répugnantes pendant le sommeil de la communauté. Les Indiens l'appelaient le « Père Maman » à cause de sa grande bonté. Le R. P. venait de faire sa retraite annuelle avec une ferveur extraordinaire, quand il ressentit un malaise général. C'était le typhus qui se déclarait. Averti de son état, il entra dans des transports de joie. « Demandez à Dieu, disait-il à ses confrères, que je meure maintenant et vos serez mon meilleur ami. » Il ne pensa plus alors qu'à prier le Cœur Eucharistique de Jésus, auquel il avait une dévotion particulière et Marie la Mère des douleurs. Il mourut le jour de la Présentation de la très Sainte Vierge. — « *Qui vult venire post me abneget semetipsum.* »

Profession : 15 octobre 1880.

Ordination : 19 mars 1884.

22 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* **Saint Alphonse n'a vécu qu'en Dieu et pour Dieu.**

Détaché de tout ce qui est de ce monde, le cœur de saint Alphonse ne vivait qu'en Dieu et pour Dieu. « Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » : telle fut bien la règle de sa vie et, on peut le dire, le résumé de son existence.

Nombreuses certes furent ses occupations ; mais, en tout, il ne cherchait que Dieu ; et, au milieu de ses grands travaux, il revenait sans cesse vers Dieu par les élans de la plus ardente ferveur. C'est le gouvernement d'une Congrégation, ce sont d'innombrables prédications et un ministère très chargé dans les missions et retraites, c'est la conduite d'un grand nombre d'âmes qui ont recours à ses lumières et qui se confient à son zèle, c'est la direction d'un diocèse où nombreuses autant que difficiles étaient les réformes à opérer ; enfin c'est un grand nombre d'écrits des plus considérables sur toutes les branches de la science ecclésiastique. A eux seuls, ils représentent le travail d'une vie longue et chargée ; et au milieu de ces travaux si absorbants, c'est l'union continuelle avec Dieu. « Monseigneur de Liguori, disait-on, n'a que la gloire de Dieu en tête. » Toujours la pensée surnaturelle accompagnait sa parole ou l'œuvre de ses mains, ou n'importe laquelle de ses démarches.

NÉCROLOGE

T. R. P. Augustin Berthe. Rome 1907.

C'est à Merville, diocèse de Lille, que naquit le 15 août 1830 le P. Berthe. A la suite d'une mission prêchée à Solesmes, il conçut le projet de devenir religieux Rédemptoriste. Après six ans de professorat au collège d'Auchy, il demanda son exeat au Cardinal Régnier. Quand on apprit sa résolution, il ne recueillit guère que des blâmes. Ceux-là qui l'estimaient le plus, se disaient entre eux : « Cet homme est taillé pour devenir évêque, et voilà qu'il se fait prédicateur de paysans ! » Tel était justement l'idéal du jeune et déjà si brillant professeur. Dès qu'il fut entré dans la Congrégation, le P. Berthe prit la résolution de n'étudier que pour Dieu et pour les âmes. Durant toute sa vie, comme missionnaire, comme écrivain et comme supérieur, il se montra le vaillant et courageux champion des vraies et salutaires doctrines. Pendant l'espace de quarante ans, il prêcha de nombreuses missions et retraites à toutes les classes de la société, aux prêtres en particulier. Les hommes furent toujours sa portion de prédilection. Recteur à Avon ou à Boulogne-sur-Mer, il s'adressa successivement aux païens du pays de Meaux, et aux âmes avides de la parole de Dieu. Il était écouté comme un prophète. Le cardinal Bourret, évêque de Rodez disait de lui : « Il y a longtemps que je cherche un homme ayant assez d'idées pour n'avoir pas besoin de mots. » Le P. Berthe, avait en effet, une extraordinaire facilité de parole, servie par une imagination vive, originale, un cœur ardent, des expressions à l'emporte-pièce.

Comme écrivain, il a ébauché bien des travaux. Plusieurs d'entre eux virent heureusement le jour, ils eurent une vogue extraordinaire.

Le R. P. fit paraître la vie de *Garcia Moreno*. En l'année 1929 elle était répandue à cinquante-quatre mille exemplaires.

La vie de *Saint Alphonse de Liguori* en deux forts volumes, à sept mille exemplaires.
La vie de *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, à soixante mille exemplaires.

Il publia aussi *Les récits bibliques* ; les brochures : *Cartouché et Brisson* ; *Décologie ou Dynamite*. Le vaillant écrivain termina sa carrière littéraire par un ouvrage qui chantait dignement les œuvres du Très-Haut et l'histoire de son peuple intitulé : *Jéhovah et son peuple* en deux volumes. Il atteignait en 1929 quatorze mille exemplaires.

Il prépara aussi un volume comprenant l'histoire des apôtres et des temps apostoliques... il était de la race de ces sauveurs d'âmes qui mettent toujours en exercice quelque moyen de salut et de rédemption.

A ces grandes qualités de missionnaire et d'écrivain, le P. Berthe joignit celles du bon religieux et du bon supérieur. Ceux qui l'ont connu soit à Avon, soit à Boulogne, soit à Antony peuvent lui rendre ce témoignage : il les gouverna toujours avec une intelligente bonté et se montra le Père de ses sujets. Il n'aimait point les conversations inutiles, mais il donnait volontiers ses conseils à qui les lui demandait avec droiture. Elles étaient pour lui un apostolat à sa façon : l'ennui en était toujours banni, mais le catholicisme libéral n'y était pas toujours épargné. Grand admirateur de Pie IX, du cardinal Pie, de Louis Veuillot, il rompit plus d'une lance en faveur de la vraie doctrine. Hors de là, le P. Berthe était le plus bienveillant, le plus spirituel, le plus charitable des interlocuteurs. Ajoutons à sa louange qu'il sut toujours faire régner dans sa communauté l'amour du travail, la charité fraternelle, l'amour des livres et l'amour de Dieu. — Le P. Berthe à la fin de sa vie devint Consulteur du R^{me} Père Raus. Plusieurs coups d'apoplexie vinrent l'avertir de se préparer au dernier passage. Dans sa maladie il aimait qu'on lui répâtât cette strophe du bréviaire : *Se nascens dedit socium, convescens in edulium, se moriens in pretium, se regnans dat in praeium*, et ne cessait de prier. Il mourut assisté du Révérendissime Père Raus, Recteur majeur. — On peut dire du R. P. Berthe ce que lui-même disait du R. P. Desurmont : il était de la race des Hofbauer et des Passerat. — « *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* » Eccli. 45-1. — Sa vie fut écrite par le R. P. Alphonse Ritzenthaler.

Profession : 8 septembre 1859.

Ordination : 7 octobre 1854.

R. P. Jean Lobato. Lima 1907.

Le P. Lobato était Indien, et naquit le 12 juillet 1853 à Yaruquies, diocèse de Riobamba. Il était noté comme l'élève le plus brillant et le plus estimé du séminaire de Riobamba. Ordonné prêtre, il commença une série de missions aux Indiens, qui sont certainement sa plus belle couronne devant Dieu. Le P. Lobato était un apôtre ardent. A l'Équateur et au Pérou, il ne cessa de parcourir les villages de la Cordillère, pendant l'espace de trente ans. Il passait aux yeux de ses compatriotes, pour une espèce de demi-Dieu, auquel rien n'était comparable. Dans la haute classe, il avait des admirateurs et des amis. Plusieurs Présidents de République l'ont traité avec la plus intime confiance. En chaire, au confessionnal, il savait se prodiguer sans compter : plusieurs misères exposaient sa santé à bien des accroc, mais à peine était-il remis, qu'il s'attachait au travail comme si de rien n'avait été. Il avait une extraordinaire facilité de parole, servie par une imagination vive, originale et par un cœur très vite ému. Sa voix était belle et puissante et avait des intonations qui remuaient profondément les âmes.

C'était enfin un religieux de grande foi, d'une solide et imperturbable piété. Ses excès de travail n'ont jamais été pour lui un prétexte pour abandonner même temporairement ses dévotions. Il aimait la Mère du Perpétuel Secours, et l'un des plus puissants motifs de son ardeur pour les missions, c'était le désir de la faire connaître et de propager son culte. Saint Joseph et saint Michel avaient aussi ses préférences et il les invoqua jusqu'à son dernier soupir. Quelle moisson de mérites apostoliques et de vertus religieuses il put offrir à Dieu ! — « *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* » 2 Cor. 12-15.

Profession : 15 octobre 1877.

Ordination : 17 mars 1878.

23 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1776. Circulaire de notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Durant le mois de novembre de l'année 1776, saint Alphonse effrayé des persécutions qu'il traverse, recommande à tous la ferveur, surtout aux missionnaires. Retenons ses paroles qui peuvent nous servir de règle de conduite :

« Si nous gardons notre Règle, notre Règle nous gardera.

Jamais un ambitieux ne produira de fruit dans les âmes, car Dieu ne bénit pas l'orgueil.

On doit aller en mission uniquement pour obéir aux Supérieurs et pour gagner des âmes à Jésus-Christ et nullement pour prêcher et pour paraître.

Mieux vaut renoncer aux missions que les faire au détriment de sa propre ferveur et de l'édification du prochain...

Si l'on n'acquiert point de ferveur pour soi-même, il est impossible d'en communiquer aux autres...

Je redoute plus les sujets volontairement imparfaits que toutes les persécutions. Le Seigneur en a chassé plus d'un de la Congrégation en peu de temps ; que ceux qui leur ressemblent, craignent de subir le même châtement...

Qu'on conserve ces instructions et qu'on les lise tous les ans au mois d'octobre, avant la campagne des missions. »

P. DUMORTIER. *Correspondance générale*. III, p. 150 et suiv.

NÉCROLOGE

C. F. Clément (Joseph Léon). Cuenca (Équateur), 1901.

Le C. F. Clément fut le premier Frère Équatorien qui mourut dans la Congrégation. Il est né à Valle (diocèse de Cuenca), le 5 juin 1859. Entré dans la Congrégation, le Frère se montra partout très circonspect dans ses démarches et d'une réserve parfaite. Quoique lent dans ses manières, il remplissait ses devoirs religieux avec la bonne volonté qui le distingua toujours. Il édifia la Communauté de Cuenca par son obéissance, sa douceur, sa piété, et l'exercice de sa charge de sacristain. Une infirmité lui occasionna des accès successifs de folie. Dans les moments de lucidité le Frère Clément n'avait de paroles que pour sa vocation : « O ma chère soutane, s'écriait-il, je t'aime, je veux persévérer jusqu'à la mort. » Avant de perdre complètement la raison, le Frère voulut faire sa confession générale pour gagner le Jubilé. Voyant l'inutilité de tous les remèdes, le R. P. supérieur fut obligé d'envoyer le malade dans une maison de santé à Guayaquil. Il dut être transporté à dos de mulet ; mais le second jour du voyage, on s'aperçut qu'il était mourant. Le R. P. Brucher qui l'accompagnait lui donna l'absolution ; les Indiens et le Père récitèrent le chapelet et enterrèrent le pauvre Frère dans un endroit solitaire. C'est le cas de se rappeler la parole de saint Augustin. « La mort n'est pas mauvaise quand elle a été précédée d'une bonne vie. » — « *Caro mea requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 2 avril 1893.

24 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1886. Fondation de Puerto-Rico (Antilles Espagnoles).

Comme il fallait une résidence dans les colonies espagnoles pour l'exemption militaire des jeunes gens, les Supérieurs chargèrent le R. P. Bernard Willems, Recteur de l'île Saint-Thomas, de visiter l'île de Cuba, et celle de la Havane. Les recherches furent sans succès. Le R. P. Didier se rendant en Amérique avec le P. Lopez, est alors chargé de tenter un essai à Porto-Rico. L'Évêque de Saint-Jean, capitale de l'île, lui refuse une résidence dans la ville épiscopale, mais lui offre l'église, la maison, le jardin et le mobilier de Saint-Sébastien, à Saint-Germain, à la condition de se charger de la paroisse, ou d'aider le curé. Les Pères s'y fixèrent le 24 novembre 1886. Plus tard en 1895 on quitta Saint-Germain pour Sainte-Anne, puis on quitta définitivement cette fondation le 20 mai 1900.

NÉCROLOGE

R. P. François Laglasse. Téterchen, 1868.

C'est à Téterchen que naquit le P. Laglasse, le 5 août 1800. Il fut dès son berceau, l'objet de la protection divine, car il reçut l'éducation de parents très pieux et de prêtres réfugiés dans sa famille après la grande révolution de 1793. Il fut aussi un bienfaiteur de la Congrégation. Dieu l'appela au sacerdoce. François fit ses études au séminaire de Metz. Ordonné prêtre, Mgr Besson, son évêque, l'estima au point de le charger de la réorganisation et de la direction de son collège épiscopal, malgré ses vingt-six ans. L'Établissement retrouva son ancien éclat, grâce à la sage direction du supérieur, à son tact exquis, à sa parfaite éducation, à sa bonté profondément affectueuse pour ses élèves. Dans l'espace de quinze ans, des milliers d'élèves y reçurent le bienfait d'une éducation soignée.

Mais l'abbé Laglasse voulait devenir religieux. Il obtint non sans peine, de son évêque, l'exeat et entra au noviciat de Saint-Trond. Une maladie grave le força à retourner au pays natal. Or, à Téterchen se trouvait un monastère bien délabré, et en vente. L'abbé l'acheta, en fit provisoirement une école. En ce moment, la Congrégation tentait une fondation à Rozières, dans le diocèse de Nancy, qui plus tard fut transférée à Saint-Nicolas-du-Port. Laglasse demande de nouveau son admission dans la Congrégation. Après sa profession, il s'employa activement à faire accepter la fondation de Téterchen et donna à l'Institut le monastère dont il avait la propriété. Il fut, sous le Rectorat du R. P. Frédéric, le fondateur et l'organisateur de Téterchen. — Supérieur de Communauté, préfet d'étudiants ou simple sujet, le P. Laglasse fut grandement estimé pour son attachement à la Règle, son dévouement, son obéissance et son humilité. Missionnaire, il affectionnait particulièrement le ministère des retraites. Il mourut saintement, laissant à ses confrères le souvenir d'un religieux tout dévoué à sa Mère, la Congrégation. — « *Zelus domus tuae comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 13 avril 1845.

Ordination : 2 avril 1825.

R. P. Ernest Ménager. Mouscron 1912.

Le P. Ménager naquit à Vitré (Ille-et-Vilaine), le 4 février 1848, de parents très chrétiens. C'est vers l'âge de dix-sept ans, qu'il entendit l'appel de Dieu. Devenir missionnaire, sauver les âmes, donner tout à Dieu et se donner soi-même, tel était le but de sa vie. Il fournit, à lui seul, deux carrières fécondes en vertus et en mérites. Membre de la société des Missions Africaines de Lyon, il consacra quatorze ans de son existence à l'évangélisation des nègres du Dahomey, et devint Préfet apostolique de ce pays. Durant cette période il refusa deux fois de suite, la croix de la légion d'honneur. Le R. P. entra dans la Congrégation à un âge et après des labeurs qui semblaient justifier une honorable retraite. Il passa un quart de siècle dans l'Institut. Il missionna peu de temps, mais le bien qu'il fit au confessionnal fut très grand. La Maison d'Argentan le posséda l'espace de vingt années. Les chroniques de cette communauté rédigées avec tant de soin sont un modèle du genre.

D'allures graves, dignes, réservées et modestes, le P. Ménager apparaissait comme l'ouvrier apostolique sans reproche. Son idée dominante était le désir du ciel, sauver beaucoup d'âmes par l'exercice des vertus et mourir dans la Congrégation, où disait-il, il serait entré plus jeune s'il l'avait connue plus tôt. Sa santé déclinant de plus en plus, le P. Ménager termina à Mouscron cette belle vie consacrée toute entière à la gloire de Dieu et au salut des âmes les plus abandonnées. Ce digne religieux s'est toujours distingué par un grand esprit de foi, par une dévotion vraiment filiale à la très Sainte Vierge et par un dévouement sans bornes, aux intérêts spirituels et temporels de la Congrégation. — « *Melior est dies una in atriis tuis, super millia.* » Ps. 83.

Profession : 21 novembre 1889.

Ordination : 6 août 1871.

C. F. Hilaire (Michel Dusch). Cuenca (Équateur) 1914.

Le Frère Hilaire est né à Lochwiller (Alsace), le 23 septembre 1845. Ses parents étaient d'honnêtes cultivateurs. Ils placèrent leur enfant dans une ferme du voisinage, puis en apprentissage chez un maître cordonnier. Sa jeunesse se passa tout entière dans la prière. L'obéissance sans réplique à ses parents : telle était sa consigne. Cette vertu fut la note caractéristique de sa vie religieuse. Après avoir accompli son service militaire, il entra dans la Congrégation. Vu son grand dévouement et son esprit religieux, ses supérieurs n'hésitèrent pas un instant à l'envoyer en Amérique. Sa ferveur loin de diminuer, augmenta de jour en jour, au point qu'il devint pour tous ses confrères un modèle accompli de prière et de vertus religieuses. Pendant vingt ans, il fut chargé de cultiver les haciendas. Il trouva, dans ces pénibles occupations d'administrateur, ample matière de sacrifices. Ces travaux développèrent en lui un esprit de prière, tel, qu'on ne peut le trouver que dans les plus grands saints. Il priaient en apôtre ; les dimanches et jours de fête, il récitait parfois dix-huit chapelets. On a des preuves certaines que des âmes du purgatoire lui ont apparu pour lui demander des suffrages. Un jour il dit à ses confrères : « Le Frère Jules est mort, je l'ai vu dans la chapelle, il m'a demandé des prières. » Un mois après, une lettre de Santiago annonçait la mort de ce Frère. On l'a constaté : par ses nombreuses prières, le Frère Hilaire attira les bénédictions du ciel sur sa communauté. Son âme ne tenait plus à la terre, elle était toute à Dieu et en Dieu. Il mourut comme un prédestiné, après avoir terminé sa visite au Très Saint Sacrement, dans le calme le plus parfait, assisté de ses confrères. Quand on apprit sa mort en ville, tous dirent : c'est un saint ! — « *Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.* » Ps. 115.

Profession : 18 juillet 1875.

R. P. Benoît Marcant. Dunkerque, 1916.

Le R. P. naquit à Herzeefe diocèse de Cambrai, le 12 mars 1857. Ses parents étaient des chrétiens de vieille roche, qui donnaient à leurs enfants l'exemple d'une vie sans reproche, sanctifiée par le travail et la piété. Il entra au noviciat en 1880 après avoir été professeur au Collège de Tourcoing. Profès, il devint missionnaire et prêcha de nombreuses missions dans les diocèses de Cambrai, de Lille et d'Arras, durant près de trente ans. Mais le Père Marcant voulut consacrer le meilleur de sa vie aux pauvres qu'il aimait avec prédilection.

Son œuvre capitale fut l'œuvre « *des marinières* » qu'il fonda à Dunkerque et qu'il soutint au prix d'un labeur écrasant. Il y avait à Dunkerque une population de plusieurs milliers de familles, qui passent leur vie en voyage, sur les différents canaux du Nord de la France et de la Belgique : ce sont les bateliers. A cause de leur vie nomade, les bateliers étaient

privés des secours réguliers de la religion et leurs nombreux enfants exposés à ne pas jouir de tous ses bienfaits. Le Père Marcant, apôtre ardent et dévoué, eut pitié de leur sort. Il visita de nombreuses bélandres, qui stationnaient à Dunkerque, fit connaissance avec les familles, groupa une trentaine d'enfants de douze à quinze ans et les confia à des dames catéchistes qui les préparaient à la première communion. L'œuvre des bateliers était fondée. Le P. Marcant créa ensuite une école, où les enfants reçurent les premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Plus tard, il ajouta un *petit pensionnat* auquel les parents confiaient leurs enfants durant leurs voyages. Enfin, il assura à ces chers bateliers le moyen d'assister régulièrement à la messe les dimanches et jours de fêtes, dans une *chapelle* particulière. Il n'oublia pas le temporel : il ouvrit un modeste *économat*, où les bateliers se procuraient aux prix les plus abordables, les denrées de première nécessité. Mais la guerre de 1914, frappa, dans la force de l'âge et en pleine activité, le fondateur dévoué de l'œuvre des Bateliers. Au cours d'une prédication à Renescure (Nord) le Père Marcant mourut au poste du devoir en pleine vigueur. L'œuvre du Père vit toujours, elle en a mérité de l'Académie Française le prix de vertu Monthyon de 2.000 francs.

La carrière apostolique du R. P., longue de plus de trente ans, était faite de bonté et de dévouement pour les âmes, d'amour généreux pour Dieu. Il ne chercha jamais un succès humain en altérant la vérité, ni en sacrifiant les principes qui seuls conduisent les âmes à Dieu. C'était un religieux dur pour lui-même, uni à Dieu, et d'un zèle ardent et tenace. La volonté de Dieu, la voix de l'obéissance ont toujours été ses guides dans ses travaux et ses entreprises. Dans l'œuvre des marinières il ne craignait jamais de ne pas réussir. Quand on lui demandait d'où il tirerait les fonds nécessaires. Il répondait : « Des trésors de la Providence. Or, ces trésors sont entre les mains des hommes. Je fais du bien aux riches, en les aidant à faire du bien aux pauvres, ils auront le ciel pour récompense et moi aussi. » Il avait un cœur éminemment pur et charitable. Il possédait à un haut degré l'esprit de renoncement, de mortification corporelle, d'abnégation et il pratiqua durant toute sa vie religieuse ce qu'il avait appris au noviciat : Mourir à soi-même pour vivre en Dieu. — « *Opera enim illorum sequuntur illos.* » Apoc. 14-13.

Profession : 9 novembre 1881.

Ordination : 7 juin 1884.

25 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* Prise d'habit de Saint Gérard.

L'histoire ne nous dit pas le jour précis où saint Gérard revêtit les livrées du Très saint-Rédempteur ; mais selon toute probabilité ce dut être six ou sept mois après son arrivée à Deliceto, c'est-à-dire vers la fin de novembre 1749.

Gérard voulut être saint. « Oubliez-moi, je vais me faire saint ! » Ce fut, on s'en souvient, l'adieu qu'il jeta au monde en le quittant ; ce fut son testament écrit sur un billet laissé sur sa table. Il y a peu de mots dans cette détermination, mais que sa portée est large, et qu'elle mène loin dans ses conséquences !

Voici les règles de perfection que s'était prescrites le fervent novice et dont il ne se départit jamais : « J'aurai toujours présente à l'esprit et je ne perdrai jamais de vue la résolution que j'ai prise pendant la retraite préparatoire à ma vêtue ; elle consiste à observer les moindres détails de la Règle, à croître toujours dans la perfection, à pratiquer surtout le silence, la patience et l'union avec Dieu. Si je ne le fais pas, mon châtement sera, ainsi que Dieu me l'a dit au cœur, d'être chassé de la Congrégation et par suite damné éternellement. »

Grâce à cette forte résolution, Gérard réalisa bientôt toute la perfection d'un novice, et s'éleva même à un degré de vertu que lui enviaient les religieux les plus avancés.

DUUNOYER. *Vie de S. Gérard*, p. 81.

1785. Saint Alphonse célèbre sa dernière messe.

Ce fut en ce jour que saint Alphonse célébra pour la dernière fois la sainte messe, dans son couvent à Nocera de Pagani. Il faudrait brûler du même amour que lui pour comprendre la peine qu'il ressentait à la pensée de cette terrible privation. Ce fut dans le silence et l'obscurité de sa pauvre cellule que saint Alphonse nous offrit, durant les deux dernières années, le ravissant spectacle d'un homme mort à lui-même, s'immolant avec Jésus-Christ et ne vivant que pour son Dieu.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 573.

1875. Congrégation générale en présence de Pie IX, relative à la discussion sur l'héroïcité des vertus du vénérable Clément-Marie.

NÉCROLOGE

R. P. Nicolas Berchem (Nouvelle-Orléans), 1874.

Le R. P. naquit à Luxembourg, le 5 mai 1827. Dès qu'il fut entré dans la Congrégation et après sa prêtrise, le R. P. témoigna l'ardent désir de se consacrer aux missions lointaines. En attendant le moment de la Providence, le R. P. prêcha de nombreuses missions dans le diocèse de Nancy. Si ses travaux apostoliques n'ont rien qui fasse crier au miracle, ils furent toutefois extraordinaires par la constance d'un résultat toujours consolant, par la réputation qu'ils ont acquise à la résidence de Saint-Nicolas-du-Port. En 1854, le Père se montra héroïque au chevet des cholériques, durant l'épidémie qui sévissait dans le diocèse de Nancy.

La nature franche et gaie du R. P. mettait de l'entrain partout où il apparaissait. Son aimable et incorrigible simplicité était toute une fortune qui multipliait les bonnes joies de la vie de famille. Il avait dans son port quelque chose de militaire qui commandait le respect, sans rien enlever à la sympathie que son abord gagnait toujours. A ces qualités venait s'ajouter une foi robuste. Sans grands talents, cet excellent confrère était du nombre de ces âmes qui sont simplement à Dieu, mais tout à Dieu et dont on doit dire : Elles sont puissantes et disposent de moyens extraordinaires pour le bien. Les supérieurs se rappelant le grand désir du R. P. de se consacrer aux missions lointaines, l'envoyèrent à la Nouvelle Orléans avec le R. P. Assemaine en 1869. Là, il s'adonna aux travaux apostoliques, avec une ardeur extraordinaire jusqu'à prêcher plusieurs fois le jour. Il affectionnait surtout le ministère auprès des pauvres gens, et recherchait les pécheurs avec le zèle d'un saint. Grâce à son énergie et à sa persévérance, il parvint à faire bâtir une école pour les nègres. Sa mort fut causée par la petite vérole, qu'il contracta dans l'exercice de son ministère auprès des âmes. — « *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde.* » Ps. 72.

Profession : 19 avril 1848.

Ordination : 21 mai 1853.

26 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1880. Les décrets d'expulsion des religieux de la Communauté de Pérouse.

Cette expulsion n'eut pas lieu pour la communauté de Pérouse en 1880. En voici le motif. Les gendarmes qui auraient dû procéder à ce sacrilège étaient de bons catholiques alsaciens. La seule pensée de cette mauvaise action mettait les épouses de ces gendarmes dans des transes mortelles. Elles vinrent implorer la pitié des Pères. Le R. P. Ignace Allet alla trouver le sous-préfet de Belfort lui promettant d'évacuer volontairement la maison s'il lui promettait d'épargner l'odieux de l'expulsion à ces braves gens. Il en fut fait ainsi des deux côtés. Le sous-préfet en référa au ministre et reçut en récompense la Préfecture de Bourg-en-Bresse. — Le R. P. Allet fit partie de la communauté d'Uvrier, les autres Pères âgés furent envoyés en Autriche.

1883. Commencement de la Vice-Province Argentine.

Chassés de leur patrie en 1872 par la persécution, les Pères de la Germanie Inférieure avaient abandonné leurs cinq couvents d'Allemagne et trouvé des refuges en Hollande et dans le Luxembourg. Mais il leur fallait un champ plus vaste pour dépenser leurs forces. Aussi le R^{me} Père Mauron recommanda aux Supérieurs de la Province de se procurer une mission au delà des mers. Quand, en 1883, l'Archevêque de Buenos-Ayres offrit spontanément au P. Heilig, Provincial, une église avec maison adjacente, situées dans la même ville pour l'évangélisation des catholiques. Le 23 octobre, en la fête du Très Saint-Rédempteur, trois Pères abordèrent à Buenos-Ayres : les RR.PP. Othon Joerissen, Victor Andrit, Philippe Brameyer, et trois Frères. La prise de possession du couvent de Buenos-Ayres eut lieu le 26 novembre 1883. Le R. P. Grisar fut nommé Visiteur, le R. P. Didier lui succéda. Sous son gouvernement le nombre des maisons augmenta. Le P. Didier, donna une telle impulsion à l'œuvre des missions que dans les provinces de Santa Fé, Entrerios et Corrientes, à peine y eut-il une ville, un village qui ne reçut pas en l'espace de dix ans, le bienfait d'une mission.

Les cercles ouvriers fondés à Buenos-Ayres par le Père Frédéric Grote sont devenus célèbres. L'œuvre des ménages chrétiens fondée par le P. Kraemer et continuée par le Père Langenberg est florissante. Dieu seul connaît les fatigues qu'il a fallu endurer pour arracher tant d'âmes malheureuses aux griffes du démon :

NÉCROLOGE

R. P. Alphonse Baumer. Sévilla, 1924.

Le R. P. naquit le 16 mars 1855, dans la chrétienne Alsace, à Bergheim (Haut-Rhin). L'éducation chrétienne du foyer familial fit naître dans son cœur l'attrait pour le sacerdoce. Entré dans la Congrégation et ses études terminées, il fut destiné à la Vice-Province d'Espagne de fondation récente. Bientôt après, ses supérieurs le désignèrent pour les missions du Pacifique, auxquelles il devait se dévouer jusqu'à la mort. Sa santé délicate l'empêcha d'entreprendre de grands travaux apostoliques.

Un jugement très droit, une noble gravité, l'intrépidité unie à une activité inlassable, à une discrétion et à une affabilité constantes lui concilièrent le cœur de tous ceux qui l'entouraient. Si cet homme-là, disait un officier supérieur n'était pas moine, j'en ferais un colonel, et vous verriez quel colonel ce serait. Il fut, en effet, toujours et partout inflexible sur les principes et passionné pour l'observance intégrale, par ses exemples et ses exhortations aux communautés de Cuenca et de Riobamba dont il était supérieur. Il eut à cœur la splendeur du culte Eucharistique et Marial. Relations avec les personnes du dehors, conservation des fermes et haciendas menacées de spoliation par le gouvernement, il mit tout en œuvre pour le bien de la Congrégation. Son activité toujours tranquille, constante et soigneuse, portait le cachet de la gravité. Fidèle observateur de la Règle, il agissait avec un esprit de foi remarquable. Son affabilité et sa condescendance ne se démentirent jamais. Guide éclairé dans les voies intérieures, il fut grand confesseur. Vers la fin de sa vie, on lui confia au juvénat de Sévilla une classe et la confession des juvénistes. Il eut le bonheur de célébrer ses noces d'or de profession religieuse et, depuis lors, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Sa dernière parole sur son lit de mort fut celle-ci. « Mon Dieu je vous aime et je veux vous aimer toujours... oui; vous aimer toujours. » Et il s'endormit du sommeil du juste. — « *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* » Galat. 6-16.

Profession : 24 septembre 1874.

Ordination : 14 septembre 1879.

27 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* L'Esprit d'oraison du Vénérable Père Passerat.

Le R. P. Desurmont, dans sa vie du P. Passerat, nous montre quelle fut l'importance de l'oraison durant l'existence de ce serviteur de Dieu. Si la Congrégation, nous dit-il, a tenu et a pu se propager au delà des Alpes après saint Clément-Marie, nous le devons à l'esprit d'oraison du Vénérable Père Passerat. Ce dernier fit à l'un de ses directeurs la confidence suivante : « Depuis l'âge de trente ans jusqu'à soixante ans, j'ai vécu dans la jouissance habituelle d'une contemplation sublime... Cette grâce m'était nécessaire pour la conduite des autres. » Durant près de cinquante ans, le T. R. P. Passerat fut chargé du fardeau de presque toute la Congrégation, livré à des embarras et à des difficultés sans nombre ; et, dans ce déluge de peines, toujours calme, confiant, joyeux et magnanime. Or la raison de cette admirable conduite fut sa vie contemplative. Il gouverna les hommes comme saint Thomas dit qu'on doit prêcher l'Évangile : *ex plenitudine contemplationis*, de la plénitude de la contemplation. Cette contemplation le fit jouir de certaines vues divines qui le rendirent supérieur à toutes les choses humaines.

P. DESURMONT. *Vie du R. P. Passerat*, p. 110.

NÉCROLOGE

R. F. Armand Rojas. Goedenraad, 1918.

Ce jeune étudiant Chilien est né le 15 juin 1892, et passa ses premières années comme juvéniste à San-Bernardo. Il vint faire son noviciat à Goedenraad en 1913, avec deux autres Chiliens. Au commencement de son studendat, le R. F. Rojas sembla avoir pris pour devise : « Je serai saint et savant. » De fait, il poursuivit ce double idéal avec une constance presque inimitable. Sa piété sans ostentation se traduisait par la pieuse et fervente récitation de ses chapelets, par une tenue irréprochable à la chapelle, et par sa fidélité aux exercices de piété, qui sont de tradition parmi nous : le chemin de la croix et l'Ave Maria du quart d'heure. A voir son recueillement dans tout le cours de ses journées, on eût dit qu'il voulait racheter en intensité ce qu'il ne pouvait donner en durée. Jésus au très saint-Sacrement et la très-sainte Vierge Marie, étaient l'objet de son ardente dévotion.

Quant à l'étude, il éprouvait le besoin de ne pas perdre une demi-minute de son temps. Grâce à ses talents et à son travail inlassable, il s'assimila les trois grandes sciences réglementaires : la philosophie, la dogmatique et la morale. Très fort en latin, en grec, en français ; styliste espagnol en prose et en poésie, il aborda encore l'étude de l'italien et de l'anglais. Il voulut aussi, avec une énergie presque farouche, apprendre l'allemand. « Qui sait, disait-il, si je n'aurai pas l'occasion de travailler à la conversion des allemands implantés au sud du Chili ? » Au témoignage de ses supérieurs, il aurait été difficile de lui trouver un égal parmi les étudiants ; on le regardait comme un autre Frère Blasucci. Une grippe infectieuse l'emporta le 27 novembre 1918, dans la maison du noviciat de la province de Lyon. — « *Et dedit illi scientiam sanctorum.* » Sap. 10-10.

Profession : 21 novembre 1914.

R. P. Albert Beck. Bischenberg, 1918.

Le R. P. est né le 4 septembre 1886, à Gebwiller, et fit ses études littéraires à l'école apostolique des RR. PP. Jésuites à Thieu en Belgique. Entré dans la Congrégation, le Père Albert, à cause d'un mal de poitrine, ne put pas suivre ses études d'une manière régulière. Il essayait d'y suppléer par tous les moyens en son pouvoir. Son esprit était très éveillé et ouvert à toutes les questions philosophiques et théologiques.

D'une humeur charmante et toujours égal à lui-même, sa gaieté n'était pas exempte de sel gaulois et conservait en toute chose une attitude réservée et distinguée. Il était artiste au fond de l'âme : la poésie, la peinture, la musique, la littérature faisaient ses délices. Il se servait de ces aptitudes, pour égayer ses confrères dans des séances récréatives. Sa chambre était comme un lieu de pèlerinage pour ses confrères co-étudiants ; on y venait pour admirer ses peintures d'images de saints, et s'édifier, surtout au contact de sa piété. Tous ceux qui l'ont connu reconnaissent en lui un confrère charmant, doux de caractère, charitable. Il édifia ses confrères durant sa dernière maladie par sa patience, sa résignation et la bonne humeur qu'il conserva jusqu'à la fin. — « *Hilarem datorem diligit Deus.* » 2 Cor 9-7.

Profession : 1^{er} novembre 1906.

Ordination : 6 août 1910.

R. P. Nicolas Schmitt. Mouscron, 1926.

Né à Elzange, diocèse de Metz, le 26 juillet 1835, le R. P. encore tout enfant, se fit remarquer par un esprit sérieux, réfléchi et un talent plus qu'ordinaire. Au collège de Sierch, nous le voyons faire de rapides progrès dans les sciences ; il était exemplaire dans sa conduite. C'est alors qu'il entendit l'appel de Dieu à la vie religieuse. A l'âge de dix-neuf ans, il fut admis au noviciat de Saint-Nicolas-du-Port. Dès qu'il fut ordonné prêtre, le R. P. fit partie de la maison de Contamine-sur-Arve. Peu fait pour la chaire, le Père Schmitt avait par ailleurs le zèle du confessionnal. Il pût exercer son zèle comme directeur de conscience à la résidence de Paris où il séjourna de longues années à divers intervalles.

A Paris, comme dans les différentes maisons où il passa, le P. Schmitt s'intéressa toujours beaucoup au bien-être matériel de ses résidences. Le zèle qu'il déploya pour attirer des ressources, lors de la construction de l'église de N.-D. du Perpétuel Secours à Paris, est certainement digne d'éloges.

Pour le Juvénat d'Uvrier, il allait aussi fureter sur les quais de la Seine et achetait tous

les livres latins qu'il y découvrait. On peut dire qu'à cette époque, c'est lui surtout, qui monta en livres classiques la bibliothèque des Juvénistes.

Le P. Schmitt, à cause de son état de santé, n'avait fait au Studendat que des études théologiques imparfaites. Dans les maisons où le travail des confessions ne l'absorbait pas, il lisait et repassait la philosophie, les traités dogmatiques du P. Hermann, et la théologie de saint Alphonse, étude qui, disait-il, lui donnait beaucoup de joie. Surtout il eut la sagesse de tourner son activité du côté de la vie intérieure et de la prière vocale.

Il pria beaucoup ; et, dans sa vieillesse surtout, conseillait à tout venant l'oraison, et toujours, croyons-nous, sous l'influence des doctes leçons reçues jadis du T. R. P. Desurmont : « J'ai ma Règle, disait-il, et je l'ai pour la vie. » Dans ses courses à Paris, il aimait à saluer Notre-Seigneur présent au tabernacle dans les nombreux oratoires qui s'offraient sur son chemin. C'était un homme de prière. Combien de fois, à Mouscron où il passa les dernières années de sa vie, ne l'a-t-on pas vu assis de longs moments à la chapelle. Sa dernière maladie ne fut que de quelques jours ; épuisé surtout par la vieillesse, le 27 novembre 1927, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. — « *Vigilate... in omni tempore orantes.* » Luc. 21-36.

Profession : 13 novembre 1855.

Ordination : 9 août 1863.

28 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1887. Saint Alphonse et sa dévotion au Saint-Siège.

Dans une audience du 28 novembre, le Révérendissime Père Mauron fut heureux d'offrir lui-même au Pape Léon XIII, dont le monde entier fêtait le Jubilé sacerdotal, les dons des membres de la Congrégation. Le Pape l'entretint du grand bien qu'opéraient les missions et le chargea de transmettre à tous les membres de l'Institut la bénédiction apostolique. — A cette occasion le Père Général nous rappelait les exemples de dévotion de saint Alphonse envers le Siège Apostolique. « Nul, disait-il, n'a jamais surpassé ce grand saint dans son dévouement absolu et dans son filial amour pour le Vicaire de Jésus-Christ ; mais il nous a laissé aussi cet amour comme un précieux héritage. » Il nous citait aussi les paroles de saint Clément-Marie, cet homme qui était, selon sa propre expression, catholique des pieds à la tête, *catholicus tantus quantus*. « C'est le fait d'un mauvais fils, disait-il, de ne point prier pour ses parents, c'est le fait d'un mauvais chrétien de ne point prier beaucoup pour le Souverain Pontife. »

P. DUMORTIER. *Vie du P. Mauron*, p. 172.

Saint Alphonse fut, en effet, animé d'un zèle admirable pour la défense des droits et des prérogatives de l'autorité pontificale. Il s'est acquis, par là, une gloire spéciale, puisque parmi les saints canonisés, il est le premier qui ait défendu *ex professo* l'infailibilité du Pontife Romain et sa suprématie sur le Concile œcuménique. Ainsi s'exprime le défenseur de la cause de sa béatification.

VILLECOURT. *Vie de Saint Alphonse*, IV, 353.

1899. Léon XIII signe le décret d'introduction de la cause du Serviteur de Dieu, César Sportelli, et lui concède le titre de « Vénérable ».

NÉCROLOGE

R. F. Jérôme Ferrazzano. Ciorani, 1756.

Le R. F. est né le 31 décembre 1737. Son caractère paisible le porta de bonne heure vers la vie solitaire. Un peu plus tard, la vie du chartreux lui sourit davantage ; il se décida enfin pour la vie mi-active et mi-contemplative que mènent les membres de la Congrégation. La lecture des « *Avis sur la vocation religieuse* » que saint Alphonse venait de publier, fut une des causes de son entrée. En l'acceptant au noviciat, saint Alphonse lui avait prédit, « Mon fils, attendez-vous à un grand combat ». Il eut en effet, à lutter contre la volonté de son père qui ne croyait pas à sa vocation. Puis, durant son noviciat, de grandes épreuves intérieures, des tentations de tous genres l'assaillirent : il en triompha par son recours habituel à la Très Sainte Vierge et par une prompte obéissance. Après quelques mois de profession religieuse, il mourut d'un mal de poitrine, après avoir eu la consolation de voir entrer dans la Congrégation l'un de ses frères. Le R. F. avait dix-neuf ans. — « *Roptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* » Sap., 4-11.

Profession en 1755.

T. R. P. Othmar Allet. Rome, 1914.

Le R. P. Othmar Allet, est né à Loèche, diocèse de Sion (Suisse), le 21 juillet 1851 ; il était le proche parent du colonel Allet des zouaves pontificaux. Dès l'origine de la Province d'Espagne, le R. P. y fut envoyé par le R. P. Desurmont, Provincial de France. A partir de cette époque nous voyons le P. Allet exercer successivement en Espagne toutes les charges de la Congrégation. Appelé à Rome, il devint Consultant général du Révérendissime Père Raus. Deux ans après il rendait son âme à Dieu.

Durant les huit années de son Provincialat en Espagne, le R. P. fonda les trois premières maisons au Mexique : Mexico, Cuernavaca et Veracruz. A Grenade comme à Madrid, il s'était acquis une très grande estime au dehors, à cause de sa prudence, de son esprit de foi et de ses éminentes vertus. Partout il se distingua par sa sagesse et sut aussi montrer sa fermeté quand sa conscience l'exigea. Aussi bien, gagna-t-il l'estime de tous les membres de la Province espagnole. Ordinairement concentré en lui-même, il montrait peu d'abandon avec ses confrères : il était plutôt estimé qu'aimé. Le T. R. P. Desurmont disait de lui : « Quelle belle âme ! C'était l'homme de devoir avant tout. » Le R. P. mourut à Rome dans les sentiments d'une très grande piété. — « *Mementote praepositorum vestrorum, quorum imitamini fidem.* » Hebr. 13-7.

Profession : 18 décembre 1872.

Ordination : 14 juillet 1878.

29 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Hommage à nos défenseurs : Le lieutenant Portier, aux Sables d'Olonne.

Le 29 avril 1903, lors de la fermeture de la chapelle des Rédemptoristes aux Sables, le lieutenant Portier du 93^e à la Roche-sur-Yon, refusa de prêter son concours à un acte que sa conscience réprouvait lors de notre expulsion. Le général commandant la 42^e brigade avait dit de lui : C'est un officier de valeur exceptionnelle. Mis d'abord aux arrêts de rigueur, il est séquestré dans sa propre maison pendant quelques jours, puis transféré à la prison militaire de Nantes. Traduit en conseil de guerre, sans chercher à se disculper, M. Portier déclara que sa conscience d'honnête homme et de chrétien lui interdisait de participer à la violation d'une propriété privée et à la profanation d'une chapelle. Il ajouta que, frère d'un religieux Oblat au Canada, d'une religieuse qui était menacée d'être expulsée du pensionnat qu'elle dirigeait, ce lien d'étroite parenté était une raison de plus pour le déterminer dans sa résolution. Le conseil de guerre acquitta le lieutenant Portier à l'unanimité, mais le général André, alors ministre de la guerre, toujours prêt à assouvir les basses rancunes de la secte maçonnique, le mit contre toute justice en disponibilité et priva la France des services que pouvait lui rendre cet officier d'une « valeur exceptionnelle ». Les Sablais et la communauté des Sables dont le Recteur était alors le R. P. Riblier se cotisèrent et offrirent au vaillant lieutenant une épée d'honneur pour remplacer celle qu'il venait de briser si courageusement et si fidèlement.

C'est le sabre d'un officier d'infanterie. Dans sa simplicité il est du meilleur goût artistique. Cette épée fut offerte au lieutenant Portier, le dimanche 29 novembre, en son domicile de Doulon (Loire-Inférieure). Trois ans après, le lieutenant fut réhabilité. Il prit part à la guerre de 1914 et tomba cette fois au champ d'honneur, victime de son dévouement au pays, après l'avoir été de ses croyances religieuses.

1921. Congrégation générale en présence de Benoit XV pour l'examen de l'héroïcité des vertus du Vénérable Jean-Népomucène Neumann.

NÉCROLOGE

R. P. Bonaventura Stoll. Fribourg, 1838.

Le R. P. naquit dans le grand duché de Bade, le 14 juillet 1781. Il se présenta à saint Clément-Marie au mont Thabor. Ordonné prêtre, il se distingua par un grand zèle pour le ministère de la chaire et du confessionnal. Sa parole simple, modeste, mais pénétrante,

produisait sur ses auditeurs une profonde impression. Il était un exemple de mortification corporelle et d'austérité et l'observateur des moindres Règles. En 1814, il prit soin des pestiférés et témoignait d'un grand zèle pour la réconciliation des pécheurs, passant des nuits entières à entendre les confessions. Devant subir une opération, il voulut la supporter durant quatre heures, son crucifix en main et sans être endormi. Il souffrit d'indicibles douleurs. Pour le consoler dans sa maladie et l'aider à supporter son mal, le V. Père Passerat, Vicaire-général, lui écrivit le 5 mai 1826 : « *Carissime Bonaventura*, il y a trois genres d'apostolat, le premier : celui de la prédication ; le second : l'oraison ; le troisième : la souffrance. De ces trois genres, le plus important c'est la souffrance. Soyez donc patient. Non seulement évitez l'impatience mais soyez positivement patient. Embrassez avec joie votre infirmité et ne désirez pas la santé ; très souvent unissez vos souffrances à celles de Jésus sur la croix et bientôt vous serez saint et vous avancerez plus vite en vertu, que vous n'avanciez autrefois. Priez pour moi. Votre frère. Joseph Passerat. » — « *Cum Christo confixus sum cruci.* » Galat. 2-19.

Profession : 25 avril 1812.

Ordination : 4 juillet 1813.

30 NOVEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1808. Avec de telles prières on ne peut périr.

On peut affirmer sans hésitation que la vie du Vénéral Père Passerat fut celle d'un recueillement continuel, et qu'il mena jusqu'à l'héroïsme cette vie de prière et d'oraison. Ne l'appelait-on pas le « *grand prieur* » ? Cet esprit surnaturel, il le communiqua à tous les siens et nous l'avons reçu en héritage. Le Révérendissime Père Mauron nous le disait un jour : Tout ce que nous avons dans la Congrégation en fait de vie intérieure, nous le devons en grande partie au Père Passerat. — Cette union à Dieu le sauva plus d'une fois de dangers imminents. Son biographe raconte tout au long le poignant épisode du passage du mont Grimel, le 30 novembre 1808. « Sous une épouvantable rafale de neige, lui et les siens allaient périr ; les guides ayant perdu leur chemin refusaient d'avancer. Le Vénéral alors s'écrie : « A genoux, mes enfants, la prière seule peut nous sauver. » Au spectacle de ces religieux priant avec ferveur devant la mort qui les menaçait, les guides bien que protestants, sentent renaître leur courage : Maintenant avançons, disent-ils, *avec de pareilles prières on ne peut périr.* »

Fondation de la maison de Hué. (Indo-Chine), 1925.

Appendice, p. 686.

NÉCROLOGE

R. P. Casimir Waroux. Saint-Nicolas-du-Port, 1870.

C'est à Lecelles, département du Nord, que naquit le P. Waroux, le 12 mars 1833. Vers 1860 il entra comme prêtre dans la Congrégation. Une grâce puissante du Saint-Esprit le poussait à l'acquisition d'une sainteté plus qu'ordinaire. Il ambitionnait de reproduire le

plus parfaitement possible dans sa personne les exemples et les vertus de Notre-Seigneur. Il trouva le moyen de satisfaire ses aspirations dans la Congrégation. Missionnaire à Avon, à Boulogne et Dunkerque, il devint Recteur de cette dernière résidence. Il avait en partage, comme qualités dominantes, les vertus de douceur, d'humilité et de condescendance. Dunkerque fut son calvaire et le Rectorat sa croix. Durant les deux dernières années de sa vie, Dieu le soumit au régime de la sanctification intensive : ce fut pour lui l'épreuve, la contradiction, l'humiliation, la souffrance morale et l'insuccès. Il déclina, pour le bien de sa communauté, sa charge de Recteur, persuadé, comme le disait un jour le Vénérable Père Passerat à un supérieur pour le consoler, qu'il n'avait eu pour adversaires que des amis de Dieu et de braves et saints religieux. Le R. P. devint simple sujet à Saint-Nicolas. Dieu seul connaît le nombre et le prix de ses actes de vertu, accomplis durant les treize mois et demi qu'il passa dans cette maison. La maladie qui le conduisit au tombeau ne dura que trois semaines. Au retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours, proche de Saint-Nicolas, un refroidissement qu'il négligea fut la cause de sa mort. — « *Laetetur cor quaerentium Dominum.* » Ps. 104.

Profession : 15 août 1861.

Ordination : 4 juillet 1858.

C. F. Séraphin (Constant). Rumillies, 1918.

Le Frère Séraphin, né à Flers, diocèse de Lille, le 14 octobre 1847, a toujours été regardé comme un modèle pour le travail et la prière. Il remplit surtout deux charges importantes durant sa vie : celles de cuisinier et de jardinier. Cette dernière charge, il l'accomplissait encore avec ardeur à l'âge de soixante-dix ans. Après la guerre de 1914, alors que les Allemands étaient partis de Rumillies où il était fixé, on lui offrit de rentrer en France, il répondit : « je sens que ma présence est nécessaire au jardin, je vais continuer de me dévouer et de procurer beaucoup de légumes pour l'hiver. » C'était un religieux priant sans cesse. On ne pouvait le rencontrer, sans lui voir le chapelet à la main, tandis qu'il traînait sa brouette, portait les seaux d'eau ou travaillait à la terre. Pris d'un gros rhume pendant le bombardement des Allemands, il garda le lit et ne se releva plus. Il rendit doucement son âme à Dieu dans les sentiments les plus édifiants. — « *In omni oratione... petitiones vestrae innotescant apud Deum.* » Philip. 4-6.

Profession : 15 août 1881.

C. F. Adolphe (Lemarchand). Mouscron, 1921.

Le C. F. est né à Claire-Fougère (Orne), le 24 avril 1854. Dès son entrée dans l'Institut, le Frère Adolphe au dire de tous ceux qui l'ont connu, s'est montré partout, le religieux imprégné de l'esprit surnaturel et dévoué à la Congrégation. Animé d'une profonde piété, il priait toujours ; souvent il allait pendant les moments libres de son travail, faire une petite visite au Saint-Sacrement. Tout le temps qu'il n'employait pas à sa charge, il le passait à prier ou à s'occuper d'une autre manière des choses de Dieu, comme en font foi ses résolutions et ses cahiers de retraite. Cuisinier, il était la charité et le dévouement personifiés. Il tenait à traiter ses confrères de son mieux. Un des traits les plus remarquables de sa physionomie, c'est son ardeur pour le travail ; il passait des journées entières sans s'asseoir, sauf pendant les repas et les récréations. Il était heureux des succès des missions, il s'y intéressait grandement et il était apôtre à ses heures. C'est à lui, que les premiers concierges de notre maison de la rue Charles V, à Paris, durent de se rapprocher de Dieu plusieurs années avant leur mort. Il faut dire enfin que le Frère Adolphe fut un cuisinier-poète. Aussitôt qu'une fête de famille était annoncée, malgré le travail supplémentaire, notre bon Frère se mettait à l'œuvre ; et toute une constellation de vers apparaissait. Il savait s'affranchir des règles poétiques, quand elles devenaient une entrave au feu de l'inspiration ; Se laissant aller aux accents de son cœur, rien ne l'arrêtait : les rimes les plus extravagantes trouvaient chez lui des sœurs. Mais si la forme laissait beaucoup à désirer, ses compositions cependant étaient toutes remplies de sentiments exquis, de pensées de foi touchantes et parfois de gracieuses malices. Tel fut notre Frère Adolphe : une haute figure de religieux où le sérieux de la vertu s'alliait si bien avec une bonhomie pleine de finesse et d'originalité. Tandis que la communauté récitait les grâces après le repas de midi, le Frère Adolphe s'affaissa sur lui-même et tomba entre les bras de ses confrères. — « *Unus quisque autem propriam mercedem accipiet, secundum suum laborem.* » 1 Cor. 3-8.

Profession : 15 août 1881.